

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, AOÛT 1925.

No 12

UN GRAND DISPARU

JE me le rappelle comme si c'était hier. C'était grande fête au village, les maisons étaient décorées à profusion, les routes balisées et des arcs rustiques de triomphe s'élevaient à l'entrée du village et près de l'église. La paroisse entière, endimanchée, se pressait aux abords du presbytère et de l'église. Tout à coup les cloches sonnèrent joyeuses et la foule acclama la grande visite qui arrivait.

Quelques minutes plus tard, Sa Grandeur Mgr Bégin entra dans l'église, où il devait donner la confirmation à une armée d'enfants. J'étais du nombre et jamais je n'oublierai comme cette crainte enfantine faite surtout de respect se transforma vite en confiance joyeuse, et comme il était invitant d'aller s'agenouiller aux pieds de ce bon père recevoir ce soufflet qui à l'avance nous laissait bien un peu inquiet, mais que je trouvais si doux.

Quelques années plus tard, j'étais au collège. Un matin nos maîtres nous annoncent que toute la communauté va se rendre dans la salle du cours classique recevoir la visite de Monseigneur Bégin. J'étais parmi les petits et donc aux premiers rangs de cet essaim formée de têtes se superposant comme si la salle eut été un amphithéâtre.

M. le Supérieur souhaita la bienvenue à Monseigneur et lui présenta sa famille. Et Monseigneur, tout souriant de son sourire si doux et si paternel, nous donna de bons et précieux conseils, insistant particulièrement sur la nécessité d'être pieux, obéissants et attachés au travail. Il nous le disait avec tant de tendre bonté que nous aurions été tentés de nous jeter dans ses bras.

Il partit laissant dans nos âmes ce sourire ineffaçable qu'il garda jusqu'à la fin, et qui restera à jamais gravé en nous.

*

**

Ce bon Cardinal n'est plus; après une carrière longue et fructueuse, après avoir été plusieurs années Prince de l'Église, une gloire pour l'Église canadienne, pour sa race et son diocèse, Dieu l'a rappelé pour lui donner une paix qu'il avait bien gagnée, emportant le respect, l'admira-

tion et l'amour de tout un peuple. Il a laissé des âmes en deuil et un souvenir reconnaissant et impérissable.

Je n'ai pas l'intention de répéter ce que tous les journaux ont dit de bien de lui, encore moins de souligner comme eux toute son œuvre; l'espace à ma disposition ne suffirait pas et les lecteurs de l'*Apôtre* ont lu sa biographie et la



magnifique oraison funèbre que Sa Grandeur Mgr Ross prononça sur sa tombe.

Qu'il me suffise de rappeler que le bon Cardinal a été l'artisan de sa longue, fructueuse et glorieuse carrière. Qu'il me suffise encore de répéter qu'il a été un enfant glorieux de sa race et un exemple qu'il fera bon d'imiter. Qu'il me suffise de dire que son nom et son œuvre formeront une page d'or dans l'histoire de l'Église canadienne et de la race.

Son nom restera attaché à son œuvre qui fut aussi brillante que vaste. Deux diocèses l'ont vu au travail et l'ont eu comme chef bien-aimé. Sous sa main fleurissaient les paroisses, les institutions de toutes sortes, de son initiative ou sous sa direction s'édifiaient des œuvres qui firent époque et qui resteront comme synonymes de son attachement à l'Église, de sa clairvoyance de chef, et de sa féconde activité.

* * *

Pour ne mentionner que deux de ses œuvres principales, rappelons que par sa vaillante et savante intervention de 1901, dans un conflit industriel qui jetait la ville de Québec dans la consternation, il sut, grâce à son immense douceur, donner une paix qui a déjà célébré ses noces d'argent, inviter les hommes d'œuvres à se mettre à l'étude et à l'application de la si lumineuse encyclique sur la Condition des ouvriers du grand Pape Léon XIII, donner au pays le syndicalisme catholique qui a créé un solide rempart contre le socialisme et le bolchévisme, qui depuis quelques années déferlent sur tous les pays, assurer à notre province particulièrement une paix industrielle que l'on vante au loin.

Rappelons encore la fondation des œuvres d'action sociale au service desquels il a confié ses meilleurs, ses plus dévoués collaborateurs, et qui nous ont valu la fondation de l'*Action catholique* de l'*Apôtre* que vous aimez à recevoir, et de tant d'autres initiatives propres à garder à notre peuple ses caractéristiques si marquées de peuple catholique et français.

* * *

On a chanté avec combien de raison ses qualités multiples, son amour du travail, sa haute

culture, sa grande bonté et ses vertus sociales, sa valeur comme éducateur, ses qualités de pasteur, la grande dignité de sa vie et sa haute distinction, on a chanté l'immensité de son œuvre, sa fermeté dans l'affirmation des principes et les rappels à la discipline ; mais on n'a peut-être pas souligné beaucoup ses grandes qualités de chef.

L'une des qualités principales du chef, du constructeur, du bâtisseur, ne réside pas toujours dans ses seules initiatives si multiples et généreuses qu'elles soient. Un chef n'est rien qu'un homme et malgré toute sa bonne volonté ne peut voir à tout de lui-même. Il se multipliera à l'infini s'il sait choisir ses collaborateurs, faire naître, encourager, promouvoir les initiatives chez eux. Un chef si actif soit-il ne peut être partout à la fois, penser à tout, voir tout en même temps et tout faire de sa main, et l'éminentissime disparu le comprit si bien que l'on se plait partout à dire que toujours il encouragea au développement d'une idée généreuse, à l'éclosion d'un bon mouvement. Voilà pourquoi sans doute du consentement universel, on dit avec conviction qu'il fut un homme de progrès et un excellent administrateur.

Sur la tombe qui renferme celui qui nous aima si paternellement et que nous aimions si profondément, qui pendant si longtemps fut notre gloire à tous et qui laissa une œuvre si vaste, agenouillons-nous et laissons monter vers le Ciel une ardente prière.

Thomas POULIN.

DISTRACTION

L'illustre physicien Ampère (1775-1836) qui était d'une distraction prodigieuse et devenue proverbiale, avait manifesté le désir de s'entretenir avec Mlle Sophie Germain, célèbre par ses connaissances en mathématiques.

Un soir, chez l'astronome Arago, on annonce Mlle Germain ; Ampère va prendre la visiteuse par la main, la conduit dans un coin du salon et engage avec elle une discussion scientifique.

La compagnie fait cercle pour écouter les deux interlocuteurs, puis, tout à coup, les interrompt par un éclat de rire général : la dame n'était autre que le célèbre géomètre Poisson que Mme Arago avait affublé d'un châle et d'un chapeau de femme. Ampère, son ami intime, ne l'avait pas reconnu !

La Tonta

PERSONNE, à Penas-Altas, personne ne se souvenait plus du nom que Mercédès Guipurra avait reçu au saint baptême. On ne la connaissait que sous un sobriquet qui lui venait de l'école, un vilain sobriquet vraiment : la Tonta... l'idiote !...

C'étaient ses camarades qui le lui avaient donné parce qu'elle n'avait jamais pu rien apprendre d'autre que l'*Ave Maria*, et qu'elle était simple en ses paroles, en ses manières, en ses actes... simple de pensées, simple de cœur. Chez nous, on l'aurait appelée l'innocente. Là-bas, on la surnommait la Tonta. Et c'était resté.

Le nom fatidique l'avait accompagnée tout le long de son existence, écartant d'elle les amoureux. Elle atteignait maintenant la trentaine, jolie encore de tout le charme d'une jeunesse préservée, jolie surtout par la clarté des yeux, qui semblaient méditer sans cesse un grand rêve trop doux pour ce monde. D'être seule ici-bas, sans tendresse et sans amitiés, l'avait peu à peu repliée sur elle-même. Elle était comme ces roses trop serrées dans le fouillis des feuillages, et qui meurent sans s'épanouir, étouffées par l'excès de leur parfum plutôt que par l'étreinte extérieure. C'est ainsi que parfois la Tonta devenait pâle comme si elle allait défaillir, et rejetant sa tête en arrière envoyait au ciel son regard pathétique, son sourire tendre et ses tremblants soupirs.

Elle gagnait sa vie en faisant des lessives, et c'était le génie familial de la petite rivière aux ondes pures. Ses journées s'écoulaient là comme le courant lui-même, sans heurts et sans rides. L'air était plein de l'odeur des herbes d'eau où dominait la menthe, et les aulnes faisaient de l'ombre : une ombre légère, frivole et dansante, plus vivante et plus chaude tout de même que celle des peupliers. La Tonta avait fini par connaître toutes les familles de libellules, depuis les grosses rapides qui ont des ailes irisées, un corps de jade et de turquoise, jusqu'à ces petites presque diaphanes qui tremblent au bout des joncs et sont toutes vertes ou toutes noires. Elle avait fini par savoir les mystérieuses métamorphoses des larves, des bourgeons et des grenouilles. Le livre qu'elle feuilletait là était plus intéressant que tous ceux de l'école, et peut-être n'aurait-on pas eu à l'appeler Tonta, si jadis on était venu lui faire la classe ici...

Le soir elle remontait au village : Penas-Altas, sur la hauteur, étageait la symphonie rouge et blanche de ses maisons, dont chacune s'enorgueillissait au moins d'en figurer ou d'une treille, d'un pot de géraniums ou d'œillets panachés. La Tonta passait par les ruelles, et ployée sous le fardeau du linge humide elle entendait parfois quelqu'un chanter, machinalement, sans malice et par une simple association d'idées :

*Tonta, tu, tonta tu madre,
Tontas tu hermana y tu tia ;
Como quieres que te quieran
Si eres de la tontería?*

Hélas ! oui : comment voulait-elle qu'on l'aimât, puisqu'elle était " de la bêtisse " ?

* * *

La Tonta lavait au-dessus du gué de San-Tomaso. Le printemps fleurissait les sureaux. Les feuilles neuves des aulnes étaient encore toutes vernies de jeune gomme, et il y avait un carrousel d'hirondelles au milieu des vols de moustiques dorés. Le ciel était doux, l'eau tiède.

Sur la rive en face, il y eut dans le lointain une chanson de sonnailles qui se rapprocha vivement. La Tonta ne redressa pas la tête : ce devait être un muletier comme il en passait souvent, franchissant le gué pour aller vendre à Penas-Altas de l'huile, du vin ou des fromages de brebis : quand les mules chargées d'outres et de couffins avaient traversé l'eau, celle-ci semblait filer plus vite, comme honteuse d'être salie...

— Hé... la fille !... c'est bien par là qu'il faut passer pour aller à Penas-Altas ?...

La Tonta tressaillit, et, se redressant, montra sa figure toute rose d'être restée longtemps penchée. Sur l'autre rive le muletier la regardait.

C'était un grand et solide garçon dont les cheveux noirs crépaient sous le chapeau de feutre. Il menait trois mules, mais il lui fallait la première pour lui tout seul, car il était installé comme un pacha sur la selle haute dont les clous de cuivre brillaient. Les autres portaient des ballots d'étoffes. Et toutes, harnachées de pompons de laine et de clochettes, faisaient grand effet au soleil. La Tonta vit cela d'un coup d'œil.

— Oui, c'est par ici, répondit-elle.

— Merci. Hue, Capitana !...

Les mules, parmi des gerbes d'éclaboussures, entrèrent dans le gué. L'homme leur parlait d'une voix amicale.

— Allez, Zapatera !... Courage, Parolita !...

Et elles avançaient, encensant le soleil de leur tête balancée, faisant un grand bruit d'eau et de cloches dont les hirondelles et les grenouilles s'affolaient.

Tout à coup, Parolita broncha, fit un écart, puis boita dans les deux enjambées qui lui restaient à faire pour gagner la rive.

— Oh ! cria la Tonta : elle s'est blessée !...

L'homme avait sauté à bas de la Capitana qui, mouillée, prise d'un brusque frisson, restait tremblante sur la berge. Un pied dans l'eau, il tirait la Parolita et jurait entre ses dents. Quand la bête fut sur l'herbe, le muletier et la lavandière accourue virent qu'elle avait une entaille au-dessus du sabot. Le sang coulait en un mince petit filet pourpre.

— C'est un tesson de bouteille qui lui a fait ça, dit la Tonta.

Le muletier, maintenant, avait l'air plus peiné que colère, et il murmurait d'une voix chagrine :

— Se peut-il ! Se peut-il !... Ma pauvre bête.

La Tonta jugea qu'il était bon, et elle eut des larmes au bord des yeux parce que la bonté l'émouvait toujours : elle l'avait si peu rencontrée !... Alors elle oublia le linge trempé et le savon glissé au hasard dans une flaque. Elle aida le muletier à maintenir Parolita, à lui verser un peu d'aguardiente sur sa plaie et à nouer un chiffon dessus pour arrêter l'hémorragie.

— Ça va m'obliger à rester au moins deux jours à Penas-Altas, marmota l'homme en se relevant. Y a-t-il une bonne auberge, au moins ?...

Une auberge ?... Oui, il y en avait une, juste en face de l'église. On y était bien, et les prix n'étaient pas exagérés. L'hôte était un brave homme aimable. Il avait deux filles, alertes et rieuses... les plus intelligentes de l'école, autrefois...

La Tonta expliquait tout cela doucement, les yeux détournés parce qu'elle n'était pas hardie, et le front rose parce qu'elle sentait le regard du marchand errer sur elle.

— Et vous, où habitez-vous ?... demanda-t-il.

— Oh ! moi !... fit elle, j'ai un petit *corral* derrière la maison de l'alcade : de quoi avoir une chèvre, deux poules et un rosier.

— Vos parents ne font pas auberge, par hasard ? reprit-il avec un gai sourire.

— Je suis toute seule, répondit la Tonta en levant les yeux.

Il n'insista pas, respectueux de ce beau regard pur et triste...

Des plis de sa large ceinture il avait tiré son petit sac de tabac, et il roula une cigarette, pensif, peu pressé de reprendre sa route. Les mules, le col allongé, promenaient sur l'herbe humide leurs naseaux de velours brun, et la dédaignaient parce que, trop près de l'eau, elle sentait un peu la vase, le jonc pourri et le jeune cresson.

— Moi aussi, je suis tout seul, soupira-t-il. Ce n'est pas une vie bien gaie. J'ai une gentille maison à Valencia, un grand jardin que j'ai loué à mon voisin puisque je ne suis jamais là pour en prendre soin. On pourrait y élever plus d'une chèvre et plus de deux poules !...

Il fit craquer une allumette sur son ongle et enveloppa la petite flamme entre ses deux mains pour que le vent léger qui faisait trembler les feuilles des aulnes ne l'éteignit pas. La Tonta, tandis qu'il avançait son visage pour allumer sa cigarette, osa le regarder mieux : il avait des sourcils épais qui se rejoignaient sur son nez impérieux, des prunelles couleur de noisette mûre, et un menton grave sous une bouche facilement riieuse.

— Je m'appelle Pedrico Vega, reprit-il après avoir tiré et savouré la première bouffée bleue. Et vous ?...

D'ordinaire, à semblable question, elle répondait avec simplicité par le surnom qui la marquait cruellement. D'où vient qu'aujourd'hui sa lèvre trembla sans oser le dire, et qu'elle alla chercher au fond de son enfance un nom oublié de tout le monde, oublié peut-être d'elle-même aussi, hélas !...

— Mercédès Guipurra, murmura-t-elle, torquant le coin de son fichu entre ses doigts durcis par l'eau.

Le muletier hocha la tête, comme pour dire : " C'est joli ".

— Je vends des tabliers, des mantilles, des rubans, fit-il en soufflant un peu de fumée entre chaque morceau de phrase. Si par hasard il vous fallait un joli foulard, un joli châle ?...

— Merci, répondit la Tonta, c'est trop cher pour moi.

Et elle se mit à rire. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait ri !... Ah ! comme cela lui faisait du bien de rire ainsi, la tête renservée, le visage vers ce ciel qui jusqu'à présent la voyait toujours soupirer !...

— Comme vous êtes gaie !... dit Pedrico. C'est plaisir de vous regarder. Vous n'êtes pas de ces filles frivoles qui pleurent dès qu'elles n'ont pas d'argent à dépenser en belles affaires.

A part lui, il pensait :

— Riez, riez, vous en devenez plus rose et plus jolie.

Mais cela, il ne le disait pas.

Enfin, il s'aperçut que ses mules impatientées s'en allaient de-ci de-là, en sonnait des airs sans mesure. Et saluant la lavandière d'un large geste respectueux, il lui dit, à la mode de là-bas :

— Restez avec Dieu, *Senorita* !...

* * *

Mercédès Guipurra restait avec Dieu. Elle restait aussi avec ses pensées. Une flambée pourpre aux joues, elle écoutait sa conscience s'agiter au fond de son cœur.

Là-bas, Pedrico Vega, chevauchant la Capitana, s'en allait sur le chemin de Penas-Altas. La Zapatera, à grands coups de tête, encensait à droite et à gauche les talus fleuris de genêts. La Parolina suivait en boitant, ce qui imprimait à ses clochettes une cadence inégale, aux deux temps brusquement rompus. Par-dessus la voix des cloches montait la chanson du muletier, qui, le cœur gai sans savoir pourquoi, avait jeté sa cigarette pour entonner une *serdana*...

... Mercédès Guipurra le suivait d'un regard désolé, la bouche amère comme si elle eût mâché de l'absinthe : elle avait menti !... Elle avait menti à ce beau passant qui lui avait parlé avec douceur, et elle savait qu'il n'allait pas tarder

à découvrir son mensonge. Pourquoi était-elle allée exhumer, pour le lui dire, un nom qui depuis tant d'années n'était plus le sien?... Pourquoi, avec une sorte d'horreur, avait-elle écarté d'elle le surnom humiliant qu'elle acceptait hier encore avec simplicité?... Tout à l'heure, à l'auberge, Pedrico saurait la vérité, et il mépriserait doublement la pauvre lavandière ignorante, coupable de sot orgueil...

— Caballero !... caballero !...

Mercédès s'était mise à courir sur le chemin, appelant à tue-tête pour être entendue malgré les sonnettes et le refrain :

— Caballero !... caballero !... arrêtez-vous une minute... arrêtez-vous !

Il l'entendit enfin. Il s'arrêta, surpris en grondant :

— Ho ! Capitana !...

La Tonta se faufila entre les mules et le talus, car le chemin était étroit. Pour s'élever jusqu'à Pedrico elle grimpa au flanc du remblai, contre les touffes dorées du genêt fleuri. Haletante, elle dit :

— Quand vous m'avez demandé mon nom, tout à l'heure, je me suis trompée. Ce n'est pas sous celui-là que je suis connue au village : on m'appelle la Tonta.

Elle était pâle comme une morte, et pour ne pas tomber elle se retint d'une main tremblante à la selle cloutée de cuivre.

Le muletier la regarda avec compassion : il avait compris.

Il devinait d'un bout à l'autre toute cette lamentable histoire villageoise d'oppression et d'humilité, de malignité et de douceur muette. Une pauvre fille sans défenseur, sans famille, trop simple pour se révolter !... Et l'on avait osé l'appeler comme ça !...

Il saisit doucement dans sa forte main brune les petits doigts qui tremblaient sur le pommeau de sa selle de la Capitana.

— Eh bien, après ?... fit-il avec un bon sourire. Vous avez tant couru pour me dire cela ?... Ce n'était pas la peine. Les autres peuvent vous appeler ainsi, si ça leur fait plaisir ; moi je préfère Mercédès.

Il la regardait, pâle entre les genêts, avec déjà un peu de rose montant sous sa peau mince.

— Je préfère Mercédès Guipurra, répéta-t-il lentement. Ainsi donc, à bientôt Merdécès.

Il lâcha la main et poussa sa mule. Et sous ses paupières abaissées, Pedrico Vega emporta vers le village la vision d'une figure toute frémissante de joie parmi la grâce aérienne des fleurs.

* * *

La salle basse de la " posada " était pleine de monde. A cette heure de crépuscule, tous les hommes du village avaient coutume de venir boire un verre de quinquina en mêlant les cartes, et ils abattaient les *bastos*, les *oros* ou les

copas, avec de grandes tapes sèches qui faisaient trembler les bouteilles.

Pedrico Vega, arrivé depuis le matin, était déjà à l'aise et familier avec les trois quarts de la bande. On l'avait enrôlé dans une manille, et trois tournées de Xérès doux amoncelaient les mouches autour des verres. Tout à coup, essuyant sa lèvre rasée, le marchand de mantilles posa les cartes et appela l'hôte.

— A propos, fit-il, j'y pense !... Il y a bien dans votre village une jeune fille qui s'appelle Guipurra ?... Mercédès Guipurra ?...

— Guipurra ?... fit l'aubergiste en se grattant l'oreille ; Guipurra ?... Non, je ne connais pas.

Mais sa fille aînée, qui faisait frire une tortilla dans l'âtre, cria d'une voix acidulée :

— Mais, oui, voyons, père !... Mercédès Guipurra... c'est la Tonta !...

— Oui, oui... c'est la Tonta, approuva-t-on ça et là.

Les conversations s'étaient tuées, et l'on ne voyait qu'oreilles dressées et regards attentifs.

A l'énoncé de l'odieux sobriquet, Pedrico fit un sursaut d'étonnement, puis fronça les sourcils et questionna d'un air inquiet :

— Est-ce qu'elle est vraiment ?...

De l'index, il touchait son front pour compléter sa question du geste.

— Non... à dire vrai non !... répondit l'hôte. Elle n'est pas... ça. Mais elle est sauvage, simple, elle ne parle à personne...

— C'est une " fière " !... cria dans l'ombre de l'âtre la faiseuse de tortillas.

Pedrico, ostensiblement, respira.

— A la bonne heure !... Et est-elle jolie ?...

— Non !... fit la fille à la voix vinaigrée.

— Ah ! par exemple, oui !... dirent de droite et de gauche les hommes.

Le muletier parut enchanté et poursuivit la conversation, faisant subir aux gens de Penas-Altas, à propos de Mercédès, un minutieux interrogatoire L'aubergiste, la fille et les consommateurs en étaient fort bouleversés, tout intrigués, tout haletants. Les cartes en furent abandonnées, et les mouches au bord des verres pouvaient boire sans que personne les dérangeât.

— Mais enfin, finit par dire le boulanger, qui était curieux comme une commère, pourquoi nous faites-vous toutes ces questions ?...

Pedrico cligna les yeux, gonfla ses joues et mit un doigt sur sa bouche.

— Chhh !... souffla-t-il.

— Est-ce qu'elle est votre parente ?...

— Chhh !...

— Etes-vous de la police ?... siffla la fille d'autant plus aigrement, qu'inattentive elle avait laissé brûler la tortilla.

— Chhh !...

De la main, gravement, il écarta les curieux et parut se plonger dans une songerie pleine de mystères. Quelques minutes plus tard, ayant réglé ses consommations, il sortit de la " posada " sans avoir desserré les dents.

Dès qu'il fut parti, ce fut un beau tapage !... Les avis les plus opposés, les suppositions les plus abracadabrantes s'échangèrent dans l'atmosphère enfumée du cabaret.

— J'avais toujours dit qu'il y avait un mystère chez ces Guipurra ! disait l'un.

— Rappelez-vous leur oncle Kim qui était parti pour les Amériques !... suggérait un autre.

— Et les voyages que le grand-père faisait à Barcelone de temps en temps...

— ... Et la singulière arrivée de cette tante Balbine...

— ... Et le mariage lointain du cousin Cristoforo...

En chœur, l'on conclut :

— La Tonta va sans doute faire un héritage !...

Penchée dans l'âtre, la fille de l'aubergiste, confectionnant une autre tortilla, gogna d'un air maussade :

— Aux innocents les mains pleines !...

Mercédès posa son battoir tout doucement pour ne pas effrayer une famille de jeunes grenouilles qui n'avaient pas encore perdu leur queue. L'air était chaud et soulevait les feuillages comme un invisible doigt curieux. Le savon allongeait dans l'eau rapide de minces traînées laiteuses.

La lavandière se reposait une minute, assise sur ses talons, et cambrant la taille elle frottait à deux mains ses reins trop longtemps pliés. Alors un bruit de clochettes, vague d'abord, plus précis peu à peu, la fit à la fois tressaillir, rougir et sourire : Pedrico Vega, ayant passé trois jours à Penas-Altas, reprenait sa route et allait franchir le gué avec ses mules. Penchée de nouveau sur le linge, la Tonta empoigna son battoir et : pan, pan, pan !... pan, pan, pan !... Elle ne s'inquiétait plus d'effrayer les grenouilles...

Pedrico cheminait à pied, songeur, devant ses mules aux charges diminuées. La Capitana secouait la tête avec fierté. La Zapatera mâchait son mors, et tirait la langue. La Parolita boitillait à peu près guérie, mais regrettant la fraîche paille dorée du courtil de l'auberge. Le bruit du battoir fit sursauter le muletier, et il arrêta ses bêtes cette fois encore sur la rive aux pentes herbeuses. Pensif, il regarda un moment la laveuse ployée et sa nuque brune inclinée, puis toussottant pour s'éclaircir la voix :

— Hé ! fit-il, toujours à l'ouvrage ?

Elle se redressa, souriante et répondit à sa question par une autre :

— Vous partez ?...

— Oui, dit-il.

Mais au lieu de partir, il s'assit dans l'herbe. Du geste machinal qui était chez lui une vieille habitude, il se mit à rouler une mince cigarette :

— Voyons, commença-t-il d'un air dégagé ; voyons, dites-moi... n'est-on pas un peu plus gentil pour vous au village, maintenant ?

Elle le regarda, bouche bée.

— Comment le savez-vous ?... balbutia-t-elle.

— Peu importe !...

— Oui, c'est vrai... Figurez-vous qu'on ne m'appelle plus la Tonta. Ce sont des Mercédès par-ci, Mercédès par-là ; des gens qui ne me parlaient jamais me disent bonjour dans la rue...

Au coin des lèvres rasées un sourire vint soulever la cigarette.

— Et cela vous fait plaisir ?... demanda-t-il.

— Cela vient trop tard, répondit-elle, grave et regardant le vague avec des yeux élargis, comme on regarde toute une vie perdue... La boulangère, qui a deux grands fils à marier, poursuivit-elle lentement, m'a rencontrée hier à la fontaine. Elle m'a invitée à aller faire la veillée chez elle. La femme du forgeron, ce matin, m'a dit la même chose.

— A-t-elle aussi des fils à marier ? railla Pedrico d'une voix un peu troublée.

— Non, elle a son frère... fit Mercédès.

Et elle se mit à rire, de ce beau rire de source libre qu'elle ne connaissait pas autrefois.

Le muletier se leva, prit sa cigarette du bout des doigts et en secoua la cendre loin de lui.

— Allons ! dit-il, je m'en vais tranquille. Votre vie changera maintenant, vous serez plus heureuse...

Mais Mercédès s'était levée aussi, et doucement elle soupira :

— Non, je ne serai pas heureuse.

Pedrico la regarda avec étonnement.

— Je ne serai jamais heureuse à Penas-Altas, expliqua-t-elle. Je ne sais pas ce que vous leur avez dit, pour qu'ils aient changé comme cela... Oui, cela ne peut venir que de vous, ne protestez pas ! Mais je sens que je ne pourrai jamais aimer ces gens, ni ce village où j'ai été malheureuse... J'aimerais mieux qu'ils me laissent toute seule à l'écart, comme avant, plutôt que de me faire tant de politesses inaccoutumées...

Elle parlait vite et bas, d'une voix saccadée, et un peu de rouge montait à ses joues.

— Ce sera même plus terrible qu'autrefois... J'étais tranquille dans mon corral, avec mon rosier, ma chèvre et mes deux poules. Maintenant, j'aurai à me défendre de leurs gentilleses, plus que je ne me suis jamais défendue de leur indifférence ou de leur hostilité.

Pedrico, brusquement, écrasa sa cigarette sous son talon.

— Mercédès, dit-il d'une voix rauque, aimeriez-vous vivre à Valencia, dans ma maison et dans mon jardin ?... Vous amèneriez votre chèvre et vos poules, et vous soigneriez les rosiers. Moi je vendrais mes mules et je ne voyagerais plus.

— Ah ! fit-elle toute saisie, vous oubliez que je ne sais ni lire ni écrire...

Il rit un peu pour secouer son émotion, un peu aussi parce que l'objection l'amusait.

— Tant mieux !... Tant mieux !... dit-il dès qu'il reprit haleine.

— Vous ne me connaissez pas...

— Si !... répliqua-t-il.

Et il rit encore, parce qu'il pensait à la "posada", au Xérès oublié dans les verres et à la tortilla brûlée.

Mercédès leva les yeux vers les ramures qui se mouvaient tout doucement sur le ciel immobile, et un soupir de joie monta de son cœur oppressé.

— Vous êtes bon, balbutia-t-elle. Oui, j'aimerais vivre à Valencia, j'aimerais votre maison, vos roses et votre jardin...

— Et moi un peu aussi, dites?... ajouta-t-il avec un sourire mouillée.

— Et vous aussi, acheva-t-elle d'une voix de songe.

.....
 La Capitana, la Zapatera et la Parolita, qui dédaignaient de brouter l'herbe de la berge parce qu'elle avait goût de cresson, s'en allèrent doucement vers le champ de trèfle qui s'étendait derrière les aulnes, et la Capitana secouait ses grandes oreilles d'un air encourageant, comme pour dire à ses compagnes :

— Venez... venez... Oh ! nous avons le temps : il cause avec sa fiancée...

Myriam CATALANY.

(Le Noël).

\$15,000.00 EN PRIX

1er prix : L'auto d'un millionnaire
\$11,500.00

2me prix : \$2,000.00 en argent

3me prix : 1,000.00 en argent

4me prix : 500.00 en argent

5me prix : 100.00 en argent

Achetez des billets ! Courez votre chance tout en faisant l'aumône au

REFUGE DON-BOSCO !

Prix des billets :

1 pour	\$ 0.25
10 pour	1.00
100 pour	5.00
600 pour	25.00
3,000 pour	100.00
25,000 pour	500.00

Ecrivez à l'abbé G. Philippon, ptre, directeur, ou téléphonez 2-6821, Refuge Don-Bosco, Québec.

Vous recevrez vos billets par le retour de la malle.



VUE DE BRUGES

Un ami du Sacré-Cœur de Jésus

(HISTOIRE VRAIE)

Pourquoi la directrice de l'école protestante de Lewes refusa-t-elle ce jour-là à ses élèves l'autorisation demandée : Caprice ou Providence ? En fait, la petite bande — une douzaine de gamins — s'en fut chez l'institutrice catholique, de l'autre côté de la rue, et bientôt leur rêve était réalisé ; ils pourraient se réunir dans une salle pour répéter le petit concert qu'ils projetaient de donner un soir d'hiver à leurs parents. Ils furent bien sages, ne touchèrent à rien, ne cassèrent rien, mais ils regardèrent, car tout était nouveau pour eux. Tom regarda lui aussi par la porte vitrée d'une classe : C'était gai, propre, et puis là-bas au fond, il y avait un grand Christ, très grand, aux bras étendus, à la face douloureuse mais si douce, au cœur ouvert ; jamais pendant ses onze ans de vie, Tom n'en avait vu de pareil. Les cheveux bruns collés contre le carreau, il regarda, regarda ; et quand il se retourna pour partir il y avait une décision au fond de ses yeux noirs. Or, quand Tom avait une idée !!! Il sollicita bientôt son admission à l'école catholique, et quand l'institutrice lui en demanda la raison, l'enfant garda son secret. " J'y serai mieux ", dit-il, et l'on ne sut jamais ce qui l'avait décidé : la classe plus gaie ou le grand Crucifix. Trois fois, il dut renouveler sa demande, fit agir ses parents et enfin prenait place parmi les petits catholiques. Alors, il n'eut plus de repos que ses frères et sœurs de l'école protestante ne fussent venus le rejoindre. Puis il demanda plus ; il voulait devenir catholique : il fit si bien que sa mère un jour venait y donner son consentement et exprimer sa volonté de voir ses sept autres enfants admis à leur tour dans l'Église. Jusqu'à ses quinze ans il demeura dans son école, toujours ardent, décidé, exemplaire. Au pied du grand Christ, dans ses Communions, l'idée de se faire prêtre avait germé en lui peu à peu. Tom ne la repoussa pas ; il en parla discrètement et attendait l'occasion favorable de la manifester.

Or un jour, se promenant dans la petite ville avec un camarade, celui-ci l'emmène au bureau de recrutement de la marine : " Je vais m'inscrire " dit-il. " Pas moi ", dit Tom mais il ne voulut pas dire pourquoi... " Oh ! je sais bien la raison, reprit l'autre, tu es un capon ". Lui, un capon !

Il entra avec son ami et froidement signa un engagement de douze ans. En sortant, un peu effrayé de sa brusque décision, il courut trouver son père. " Tu as signé Tom, il faut partir " ; même réponse de la maîtresse d'école catholi-

que dont il avait fait sa confidente : " Et ma vocation de prêtre ? " " Tu y penseras plus tard " et Tom s'en fut revêtir la jaquette bleue.

Il emportait avec lui son chapelet et un insigne du Sacré-Cœur, qu'il garda comme un souvenir de son passé, toujours précieusement sur lui, une garantie de son avenir.

A bord, Tom se fit apôtre. " C'est curieux, disait-il, comme les marins ont la fringale de la lecture ! Pour un peu ils liraient du papier d'emballage " et il dissémina parmi ses compagnons protestants de bons livres, des messagers du Sacré-Cœur surtout.

Au cours de ses écoles, de ses traversées, son insigne le sauva plusieurs fois miraculeusement de la noyade. Un jour, pendant une croisière en Chine, ordre est donné à tout l'équipage de se faire tatouer, comme préventif disait-on, contre la fièvre jaune. Quand vint son tour, Tom refusa tous les modèles : oiseaux, papillons, fleurs, etc., qui lui furent présentés, mais tirant de sa poche son insigne du Sacré-Cœur : " Pouvez-vous me reproduire ceci " dit-il à l'opérateur ? — " Oui, mais ce sera long, très dur, vous risquez d'y rester ". — " Allez-y toujours ". — Pendant quatre heures et demie les incisions et injections se succédèrent sur la poitrine du petit marin. " J'ai cru que j'y passerais, dira-t-il plus tard à son institutrice catholique de Lewes, mais je m'encourageai en pensant que Notre-Seigneur avait beaucoup plus souffert pour nous " et très simplement ouvrant sa vareuse, il montra le large cœur du Christ gravé en traits rouges dans sa chair, avec sa blessure, ses gouttes de sang et la couronne d'épine en lignes bleues, admirable de détail, véritable œuvre d'art, qui encerclait le cœur comme un cadre. " Et pourquoi avez-vous choisi ce tatouage ? " — " Oh !, mon insigne m'a si souvent sorti de l'eau qu'il s'effaçait, je risquais de le perdre ; alors j'ai voulu en avoir un que je pusse toujours conserver ".

(Les jeunes.)

McCall, Shehyn & Son,
LIMITED

Importateurs de

NOUVEAUTÉS ET MERCERIES

En Gros seulement

No 52, RUE ST-PIERRE - QUEBEC

Combat d'un éléphant et d'un rat

Le très intéressant récit du chien vainqueur du tigre, paru il y a quelque temps dans les colonnes du *Chasseur Français*, me rappelle les temps lointains hélas ! de mon séjour dans la région où eut lieu ce combat mémorable.

Il m'a été également donné d'assister à plusieurs des émouvants spectacles qui font les délices de ces populations avides de jeux cruels.

Une foule sans doute aussi nombreuse et aussi bruyante que celle qui se pressait au combat du tigre et du chien, était rassemblée ce jour-là, car l'on avait annoncé une rencontre d'un genre inédit et dont les organisateurs avaient jalousement gardé le secret.

Les bruits les plus divers et les plus fantaisistes circulaient. Allait-on avoir de nouveau des combats de lions ? Peut-être de sanglantes luttes d'hommes à hommes ? La police interviendrait-elle pour interdire le spectacle ?

Toutes les suppositions allaient leur train, quand on introduisit dans l'arène... un éléphant. D'où venait-il ? Des Indes ou de la mystérieuse Afrique ? Je ne le sus jamais ou j'ai oublié depuis, mais il était de taille moyenne, assez maigre et d'apparence vigoureuse. Il paraissait fort peu surpris et nullement incommodé par les cris de la foule bruyante qui se pressait autour de l'enceinte. Quel allait être son adversaire ?

La foule après deux ou trois minutes d'attente, commençait à manifester son impatience, lorsqu'un cri la secoua à la façon des maillons d'une longue chaîne que l'on soulève et que l'on laisse retomber par sections.

Parti du coin de l'arène le plus rapproché de l'endroit où se tenait le pachyderme, le cri se répercutait de proche en proche et les bras se tendaient, désignant un des pieds de l'énorme animal qui était toujours immobile...

Tout à coup on le vit s'agiter légèrement et les spectateurs qui n'avaient pas encore compris, se rendaient maintenant compte de ses signes d'impatience.

Un énorme rat gris se tenait contre son pied antérieur gauche. Lâché à son tour dans le cirque sans avoir attiré l'attention des spectateurs, son odorat subtil l'avait immédiatement dirigé vers le mastodonte, dont les pattes avaient été enduites de lard rance par les organisateurs. Le rat gris commençait son horrible repas vivant et ses dents tranchantes entraient dans la chair du colosse. Sous l'aiguillon de la douleur ce dernier leva d'abord le pied blessé, mais son tenace parasite, qui se tenait sur la partie plate du pied, fut soulevé avec lui et continua à grignoter de plus belle. L'éléphant tenta alors de le chasser d'un coup de trompe,

mais ainsi que le fait la mouche devant la main qui la menace, le rat évita le coup et revint au même endroit. Le manège recommença ensuite plusieurs fois avec des signes d'irritation de plus en plus marqués de la part du plus gros des combattants.

On connaît la ténacité et aussi la férocité du rat gris. Celui-ci, gros spécimen de la plus grosse espèce, devait être particulièrement féroce ; il paraissait se rendre parfaitement compte qu'il déjeunait dans un endroit dangereux, mais n'était pas du tout décidé à quitter la place. Chassé chaque fois d'un pied à l'autre, il s'acharna de plus en plus à mesure que son énorme antagoniste s'énervait davantage devant ses efforts infructueux pour l'atteindre.

Le rat gris, qui maintenant se rendait compte qu'il s'agissait pour lui d'une question de vie ou de mort, aurait pu prendre la fuite, comme chacun s'y attendait. Il n'en fut rien. D'un bond formidable, le terrible petit joueur s'élança et planta ses dents à la racine de la queue de son ennemi et y resta suspendu. Celui-ci, fou de rage, bondissait dans l'arène, l'écume à la bouche, essayant de se frotter aux palissades. Ce fut en vain. Au bout d'un certain temps, il tomba épuisé. Il était mort. Il n'avait rien pu faire.

HAN RIÉLLO.

(*Le Chasseur Français*).

L'ALCOOL ET LA MORTALITÉ

L'alcool altère les organes les plus importants, il est l'auteur d'une foule de maladies, il aggrave celles dont il n'est pas la cause efficiente, il favorise l'éclosion des maladies contagieuses et les rend plus meurtrières, il retarde et souvent rend impossible la guérison des plaies. Il est donc hors de doute que son influence sur la mortalité est très grande et qu'on doit le considérer comme l'une des causes qui abrègent le plus l'existence humaine. L'expérience de tous les jours nous renseigne suffisamment à cet égard.

Notre nouveau feuilleton

Avec la bienveillante permission de la Maison Beauchemin, nous allons commencer à publier le mois prochain le beau roman de Georges de Boucherville : **UNE DE PERDUE, DEUX DE RETROUVÉES**. Ce roman canadien, dont l'intérêt est si soutenu, ne manquera pas de plaire à tous nos lecteurs et lectrices.

UNE DE PERDUE, DEUX DE RETROUVÉES fait partie de la belle série de livres canadiens édités par la Maison Beauchemin, et est en vente dans toutes les bonnes librairies.

Le secret de parrain

LE dimanche soir, dans le petit intérieur des Saboutin, on invitait toujours parrain à dîner.

Parrain était un vieil homme à moustache rude, avec des yeux bleu clair où passaient, tantôt une extrême douceur et comme des rêves de tendresse infinie, et parfois, quand une contrariété le prenait, des éclairs d'acier qui donnaient froid.

Parrain était ouvrier comme Jean Saboutin et travaillait dans la même usine. C'était là que le jeune avait connu le vieux et qu'ils s'étaient attachés l'un à l'autre. Le mariage de Jean Saboutin n'avait pas diminué leur bonne amitié, au contraire : la jeune femme avait volontiers ouvert sa maison à cet "ancien" paternel et bienveillant, et quand la petite était née, on la lui avait donnée pour filleule.

— Il est veuf, il est vieux et tout seul, il a perdu ses enfants..... Ça lui refera une famille de s'attacher à Rosette, avait dit Jean Saboutin à sa femme.

Et le vieil ouvrier était devenu pour tous les trois : parrain.

Il y avait maintenant près de huit ans de cela.

Donc, ce dimanche d'été, ils finissaient de souper, la fenêtre ouverte. Le vieux allait allumer sa pipe. Jean Saboutin s'était mis en bras de chemise et fredonnait un refrain de Botrel. La pièce était pleine de fleurs, parce qu'on s'était promené aux champs toute l'après-midi, et qu'on avait rapporté des brassées de marguerites et de folle avoine. Rosette, les yeux lourds de sommeil et de grand air, s'endormait sur sa chaise..... Sa mère la prit et s'en fut la coucher.

Alors Jean Saboutin se leva, et prenant sur le buffet un journal non déplié et marqué à la date du jour, il l'ouvrit avec vivacité.

— Je n'ai pas encore vu ce qu'il y a aujourd'hui là-dessus, dit-il. Ça vous est égal, parrain, que j'y donne un coup d'œil ?

Le vieil ouvrier jeta par-dessus la table un regard sur le journal. Et, ayant vu le nom de la feuille, il se dressa tout droit.

Ses yeux avaient pris leur ton d'acier coupant.

— Tu lis ça, fils ? dit-il à Jean Saboutin.

Et comme celui-ci, sans prendre garde, répondait : "Mais oui,..." il leva la tête et vit les yeux du vieux. Il eut presque peur, et dit :

— Qu'est-ce que vous avez, parrain ?

— J'ai, reprit le vieux, j'ai que si tu introduis chez toi ce poison, je te le ferai vomir ! Car tu es un brave garçon, et je ne veux pas que tu te tues, toi, ta femme et ton enfant.....

— Eh là, parrain !..... quelle mouche vous pique !..... Il n'y a pas si grand mal dans cette

chose imprimée ! J'y lis les nouvelles, ça me tient au courant..... Et comment voulez-vous que ça nous empoisonne, moi, et ma femme avec, et Rosette par-dessus le marché ?

— Oh ! parrain, comme vous êtes sévère, dit à son tour la jeune femme qui avait entendu le colloque de la chambre voisine, et qui reparaissait, Rosette endormie. Il faut bien se distraire un peu..... Jean lit la politique, et moi le feuilleton ; il est très intéressant, si vous saviez ! Nous n'avons pris le journal que depuis trois jours..... Il faut bien voir la suite !

— Morbleu ! fit le vieux en laissant tomber son poing sur la table où se mirent à trembler, épouvantés, les verres, les tasses et les bouteilles..... Je vous la dirai, moi, la suite, si vous voulez !

Catherine Saboutin éclara d'un rire amusé.

— Ah ! parrain, vous avez donc lu l'histoire ?

Le vieil ouvrier se tourna vers la jeune femme, et son visage était si terrifiant qu'elle cessa de rire.

— L'histoire, dit-il, l'histoire..... Oui, je la connais..... et c'est toujours la même..... Ah ! vous trouvez le feuilleton intéressant et vous voulez savoir la suite ?..... Ecoutez : quel âge à Rosette ? Huit ans, n'est-ce pas ? Et c'est tôt venu !..... Tout aussitôt, elle en aura seize..... et alors, elle aussi voudra lire le feuilleton de votre mauvais journal..... Et alors..... la suite ? Ah ! vous voulez savoir la suite ? Eh bien ! je vais vous la dire !

Catherine et Jean, étonnés, muets, n'osant plus rien répondre, attendaient..... Parrain avait quelque chose, c'était sûr... Qu'allait-il dire ? Un grand silence plana..... Puis le vieux reprit la parole d'une voix qu'on ne lui connaissait pas, et qui semblait venir des profondeurs d'une tombe.

— Vous croyez connaître ma vie et mon histoire, et que la mort m'a pris tous les êtres que j'aimais..... Ce n'est pas vrai. Je suis veuf, ça, oui, et j'ai aussi perdu un fils..... Mais j'avais une fille, et celle-là n'est pas morte.

Les époux Saboutin se serrèrent l'un contre l'autre, avec le sentiment qu'une grande douleur allait s'ouvrir devant eux. Dans la pièce à côté, on entendait le souffle régulier et paisible de la petite Rosette qui dormait.

— Ma fille, reprit parrain d'une voix étranglée, ma fille..... elle était belle et innocente comme Rosette au même âge..... Bientôt, je n'eus plus qu'elle à aimer, puisque les autres je les avais conduits au cimetière. Ah ! ça n'avait pas été sans révolte ! Je n'étais pas dévôt, dans ce temps-là..... Et les consolations du bon Dieu, je n'en voulais pas. Je ne savais pas que j'y reviendrais un jour, poussé par un malheur plus grand..... Mais j'avais ma fille qui grandissait et qui me remplaça tout, peut à peu.

La tête dans sa main, les yeux perdus dans une rêverie lointaine, parrain se mit à parler de plus en plus doucement :

— Quand elle marcha sur ses seize ans, elle était devenue jolie comme une princesse... Étais-je assez fier d'elle !..... Je lui aurais payé tous les affiquets de toilette qu'elle m'aurait demandés..... Ma paye y passait en partie..... Elle était un brin coquette, je trouvais ça tout naturel..... Et peut-être que ça n'aurait pas été plus loin... Mais j'achetais le journal, moi aussi, un mauvais journal comme celui-là.....

Ici, la voix du vieux se refit dure et ses yeux redevinrent d'acier.

— Dans le journal, il y avait un roman, un feuilleton, comme vous dites... Cela s'appelait... Ah ! mon Dieu, je m'en souviendrai jusqu'à mon agonie ! Cela s'appelait : *Ermance la Sirène*. Ma fille lisait cela..... Elle lisait avec un rire sur la bouche et des yeux brillants. Et moi de la voir se distraire et s'animer là-dessus, j'étais le premier à lui passer le journal. Un jour qu'elle s'était coiffée d'une drôle de façon, avec un certain ruban qui tirait l'œil, je lui dis : " Pourquoi donc que tu t'arranges les cheveux comme ça ? Elle me répondit : " C'est pour ressembler à Ermance ! " Et, ma foi, comme ça lui allait bien, je la laissai faire. Une autre fois, remarquant qu'elle semblait avoir moins d'appétit et qu'elle se restreignait sur la nourriture, je lui demandai si elle était malade, et elle me dit : " Je voudrais être maigre comme Ermance, c'est bien plus distingué. " Cette fois-là je me fâchai un peu, et je lui fis jurer de manger à sa faim en envoyant Ermance au diable. Mais c'était sa toquade de lui ressembler en tout ! Un jour, elle me dit : " Père, écoute donc ce passage, si ça n'est pas ravissant ! " Et elle me lut tout haut une phrase comme ça : " Quand la jeune fille sortait de chez elle pour se rendre à l'atelier, elle avait l'air si grandiose dans sa simple tenue d'ouvrière que tous les regards la suivaient en chemin. Elle était élancée comme un roseau, son sourire était celui d'un démon qui serait un ange, et ses yeux semblaient refléter le ciel et la mer, ce qui lui avait fait donner le surnom d'Ermance la Sirène. " Ce galimatias ne me plut guère, et je dis à ma fille qu'elle ferait aussi bien de ne plus perdre son temps à lire ces sottises. Alors, elle ne me parla plus d'Ermance, et je crus qu'elle l'avait oubliée. Je ne la voyais même plus lire le journal..... C'était pire, elle le lisait en cachette !..... Et alors.....

Parrain s'arrêta comme écrasé de ce qui restait à dire. Puis, avec un grand effort, il reprit la voix rauque :

— Et alors, moi, vieille bête, je ne m'aperçus pas que peut à peu ma fille devenait triste, nerveuse, ennuyée..... Ce n'est qu'après que je me suis rappelé un tas de détails !... qu'elle n'avait plus de goût à la maison, au ménage..... Je lui

causais, elle me répondait du bout des dents..... Et enfin, enfin..... un matin.....

— Parrain, parrain, ne dites pas, si cela vous fait trop de peine... murmura Catherine Saboutin, dont la poitrine était soulevée d'émotion.

— Je dirai tout ! reprit le vieux avec un grand éclat. Un matin, j'ai trouvé la chambre de ma fille vide, ses frusques disparues, et un papier où il y avait écrit : " Adieu. Pardonnez-moi. Je vous aimerai toujours. " Et c'était tout ! Et je ne pouvais pas croire, pas comprendre..... Je restais là, hébété, devant le papier..... Alors j'ai eu un trait de lumière ; j'ai couru au journal, et j'ai lu la fin du feuilleton, et j'ai compris ! Elle avait fait comme Ermance !

— Parrain, reprit tendrement la voix de Catherine, oh ! parrain !

Le vieil ouvrier laissait tomber sa tête et parlait maintenant en regardant par terre, sous le poids d'une honte :

— Je ne l'ai jamais revue !..... Au premier moment, j'étais comme fou, j'ai voulu courir, chercher..... je n'ai rien pu savoir. Des gens m'ont trompé, m'ont renseigné à faux exprès pour m'empêcher de la reprendre... Après, longtemps après, on a essayé de me parler d'elle : quelqu'un croyait avoir entendu dire qu'on l'avait vue dans une grande ville, et qu'elle chantait, avec des gants et une robe à queue, devant des rangées de quinquets... On m'a dit : " Elle n'a plus besoin de vous, allez ! " Et alors je suis parti, j'ai quitté le pays..... Et personne ne m'en a plus jamais parlé !.. Et vous ne m'en parlerez jamais, jamais plus !..... Mais si j'ai remué devant vous cette bourbe, c'est pour que vous sachiez..... que vous compreniez..... et que Rosette.....

Jean Saboutin s'était levé. Sans dire un mot, il alla prendre les trois numéros du journal qui étaient posés les uns sur les autres sur un angle du buffet. Avec ses doigts musclés, ses doigts d'ouvrier fort et jeune, il les déchira d'un seul geste dans leur triple épaisseur, en deux d'abord, puis en quatre, puis en huit..... Les morceaux s'envolèrent, indécis et grisâtres, par la fenêtre ouverte, au vent bleu de la nuit..... Et quand ce fut fait, Jean Saboutin s'approcha du vieux, il prit sa main calleuse et lui dit seulement :

— Merci.

Une grosse goutte tiède tomba sur la poignée de main des deux hommes..... Catherine s'était approchée avec une tendresse filiale.....

— Pauvre parrain, dit-elle.....

..... Dans la pièce voisine, Rosette continuait de respirer doucement au fond de son petit lit candide.....

Marguerite DUPORTAL.

(*La Maison*).



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE FRANÇAISE,

M. et Mme Fortunat Pouliot, d'Armagh, et leurs dix-sept enfants.

Nos qualités et nos défauts

TOUT peuple, toute famille, tout individu ont des qualités et des défauts qui les caractérisent, les différencient. On dit tous les jours en parlant de certains hommes qu'ils ont les qualités, les talents ou les défauts de leur race, de leur famille. C'est un sujet intéressant d'étude et d'observation qui alimente l'histoire, le drame, le roman, la causerie des salons, la conversation en général et offre à la médisance, à la malice, un vaste champ.

Comme peuple et comme individus, les Canadiens-français ont les qualités et les défauts de leur origine, mais modifiés considérablement par les circonstances de temps, de lieu, de climat, par leur contact avec la race anglo-saxonne. Ainsi, quoique l'esprit et le caractère français se manifestent clairement chez nous, toutefois il est incontestable que nous sommes moins ardents, moins chauds, moins enthousiastes que nos cousins de France. D'un autre côté, nous ne sommes pas aussi froids, graves, solennels et pratiques que nos concitoyens d'origine anglo-saxonne.

NOS QUALITÉS

Nos *qualités* sont nombreuses. Notre population, celle de la campagne spécialement, a conservé tous les traits caractéristiques de ses ancêtres, des Français de cette époque. Elle est croyante, patriotique, morale, laborieuse et bienveillante.

Sa moralité ne peut être contestée, les statistiques criminelles l'établissent clairement. La proportion des crimes, et des délits, dans la province de Québec, en dehors des villes spécialement, est inférieure à celle de toutes les autres provinces. Elle aime l'ordre, la paix, elle respecte les lois et les chefs de l'Église et de l'État, elle fait la sourde oreille aux théories funestes du socialisme et de la libre pensée. Elle a un gros bon sens qui la protège contre les exagérations dangereuses, les extravagances ridicules. Depuis quelque temps, les journaux anglais se plaisent à lui reconnaître ces qualités et à proclamer qu'elle est pour le Canada un élément de force morale, une source d'idées saines et de bons sentiments.

Nous pouvons affirmer sans hésitation que les Canadiens-français sont doués d'un bon caractère, d'une nature douce, paisible, bienveillante, que leur jugement est sain, leur esprit droit, leur imagination vive et fertile. Ils ont un talent inné pour les beaux-arts, l'éloquence, la littérature, la poésie, la musique et la fine industrie — un talent bien français.

Malheureusement rien, personne n'est parfait dans le monde et même on dirait que plus les qualités d'une nation ou d'un individu sont grandes, plus grands aussi sont ses défauts. On dit souvent d'un homme : il a les défauts de ses qualités ; on pourrait en dire autant d'un peuple.

NOS DÉFAUTS

Mais vraiment avons-nous *des défauts*?

Hélas ! oui, faisons-en l'aveu, quoiqu'il en coûte à notre amour propre ; nous en avons des gros et des petits, des petits surtout, des défauts véniels : nommons-en quelques-uns.

Nous manquons d'esprit public, d'esprit d'initiative, de persévérance, de patience ; nous passons facilement de l'effort, de l'activité d'un moment à l'indolence, à l'indifférence. Le travail ardu, difficile et constant nous ennuie, la vivacité de notre esprit nous permettant de comprendre et de saisir promptement les points saillants d'une question, nous nous contentons trop souvent d'un travail de surface. Nous fuyons tout ce qui nous ennuie, nous empêche de nous amuser, de jouir de la vie, de badiner, rire et potiner.

Enclins à la critique, nous parlons un peu à tort et à travers du prochain, sans malice souvent, pour le plaisir de parler et d'amuser les autres, sans prendre la peine de nous renseigner suffisamment. Nous aimons assez à voir réussir quelqu'un, le voir arriver à la fortune, aux honneurs, mais lorsqu'il est arrivé, lorsqu'il est en haut, il nous plaît assez de l'aider à descendre. Calomnier quelqu'un nous répugne, mais l'entendre ridiculiser d'une façon spirituelle nous amuse beaucoup. Voilà un défaut bien français. Une dame parlant d'un certain journal disait : " Il est malin, méchant même ".

— Vous ne le recevez pas, sans doute, lui dis-je.

— Au contraire, répondit-elle, il est si amusant !

C'est bien cela : le besoin de rire, de s'amuser avant tout.

Le besoin de parler et d'entendre parler, la curiosité, le désir de connaître ce qui se passe chez le voisin, alimentent notre penchant à la critique. C'est un défaut qui date de loin, car César, dans son histoire des Gaules, dit : " Les Gaulois sont très curieux lorsqu'un étranger arrive dans l'une de leurs villes, ils l'entourent, l'interrogent, lui font mille questions sur le pays d'où il vient, sur ce qu'il a vu ". César ajoutait que les Gaulois aiment à parler. Personne ne niera que nous sommes restés bien Gaulois sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres.

On dit souvent : " Curieux comme une femme ".

Je ne voudrais pas dire que les femmes d'aujourd'hui sont curieuses, mais c'était vrai autrefois, si l'on en croit le botaniste Kalm qui

visita le Canada vers l'an 1740. Voici ce qu'il dit : " La première question qu'elles posent à un étranger est s'il est marié, la deuxième qu'elle impression lui ont faite les dames du pays, s'il les trouve plus jolies que les femmes de son pays, et la troisième s'il en prendra une avec lui lorsqu'il retournera dans son pays. Les jeunes filles de Québec se lèvent à 7 heures et passent leur temps jusqu'à 9 heures à se toiletter et vont alors se placer dans une fenêtre qui donne sur la rue afin de voir tous ceux qui passent."

Après avoir parlé de la curiosité des Canadiennes, Kalm dit qu'elles sont généralement jolies, bien élevées et vertueuses et il ajoute que les jeunes filles de Montréal s'occupent du ménage et vont dans les cuisines et les caves pour voir si tout est en ordre.

Il répète souvent qu'elles aiment la toilette, les épingles et les aigrettes, les frisettes, les beaux vêtements.

Comme on le voit, l'amour de la toilette, des beaux vêtements, le désir de bien paraître ne datent pas d'hier : c'est un sentiment bien naturel mais qui devient un défaut lorsqu'il est exagéré. Or, il est exagéré ; le luxe à la campagne comme à la ville nous fait bien du mal.

Lorsque les étrangers, les Français spécialement, voient nos cultivateurs arriver à la messe, le dimanche, avec leurs beaux chevaux, leurs belles voitures, lorsqu'ils voient nos ouvriers portant le chapeau de soie et l'habit noir, ils ne peuvent en croire leurs yeux. La blouse et la casquette ne sont pas de mode ici.

Il y aurait beaucoup plus à dire sur ce sujet, mais c'est assez pour aujourd'hui.

CONCLUSION

En résumé, si nous considérons l'ensemble de nos qualités et de nos défauts, nous devons arriver à la conclusion que nous pouvons soutenir la comparaison avec les autres races et nous regarder sans honte, mais avec le désir de nous perfectionner et même d'acquérir quelques-unes des qualités qui caractérisent nos concitoyens anglais, d'imiter par exemple leur esprit d'initiative, leur ambition de s'instruire, leur application au travail, leur tenacité.

Quant à vous, mesdames, je vous prierais de faire apprendre à vos filles tout ce qui les rendra capables d'être de bonnes ménagères, et au besoin de gagner leur vie et d'aider la famille, au lieu de les laisser s'énervier dans des rêveries plus ou moins dangereuses. Faites en sorte que chez vous comme dans les couvents, elles acquièrent les connaissances que la cherté de la vie rend de plus en plus nécessaires. Il faut dans l'éducation de nos fils et de nos filles tenir compte des besoins du temps, des exigences sociales.

L.-O. DAVID.

(*La Tempérance*).

Sort des infidèles

Est-il possible aux infidèles de faire leur salut?

Personne ne peut être sauvé et entrer au ciel, pour jouir de la vision de Dieu, s'il n'a quitté cette vie en état de grâce sanctifiante. C'est une condition absolument nécessaire. Pour qu'un infidèle soit sauvé, il faut que dans cette vie il acquière la vie surnaturelle et la possède au moment de sa mort. En a-t-il les moyens ?

Oui, car Dieu veut sauver tous les hommes, même après le péché originel. Et personne ne peut mettre en doute cette volonté surtout après l'œuvre de la Rédemption : Notre-Seigneur est mort pour *tous les hommes* sans exception, et la valeur sanctifiante de sa Passion est applicable à tous ceux qui sont venus en ce monde soit avant lui, soit après lui. Cette volonté divine se traduit par des *secours suffisants* donnés à tous pour arriver à la vie surnaturelle ; signalons le principal de ces secours, celui qui, après la mort de Notre-Seigneur, est le moyen normal de salut auquel se ramènent tous les autres : l'Église, qui par les sacrements met à la portée de tous, adultes et enfants, la vie divine.

Mais la volonté de Dieu de sauver tout le monde, pour si sérieuse qu'elle soit, tient compte cependant des *conditions naturelles* où se trouve l'homme ; un exemple : les enfants peuvent acquérir la grâce sanctifiante par le baptême, mais l'administration du baptême dépend d'un ministre ; aussi la volonté de Dieu ne sera réalisée, que par l'intermédiaire de ce ministre ou de ceux qui sont chargés de l'enfant. Une autre condition que Dieu respecte toujours, c'est la liberté chez l'homme adulte : il ne veut pas nous sauver *sans nous ni malgré nous*. Aussi la volonté de Dieu de sauver tous les hommes ne le pousse pas à violenter les âmes que leur folle liberté détourne du salut, ni à faire de continuels miracles pour suspendre l'action des causes naturelles qui peuvent en certains cas, surtout lorsqu'il s'agit des enfants, mettre obstacle à l'acquisition de la grâce.

A ne considérer donc que la volonté de Dieu, celui qui va en enfer s'y rend par sa propre faute, celui qui va au ciel s'y rend par la grâce de Dieu, et l'âme qui va aux limbes, sans faute de sa part, a eu tous les secours suffisants pour être sauvée, mais des circonstances naturelles ont empêché ces secours.

Mais du côté de l'homme adulte, certaines conditions sont requises pour qu'il reçoive la grâce sanctifiante. Nous appelons adulte celui qui a la discrétion suffisante pour distinguer le bien du mal et commettre le péché ; peu importe l'âge, qui peut varier selon les milieux, l'éducation, les dispositions de chacun... Un adulte ne peut être justifié que par l'acte de foi surnaturelle, même s'il y a le concours des sacrements.

La foi est la fondement et la racine de toute justification.

Tout infidèle adulte donc peut être sauvé par l'acte de foi surnaturelle.

Comment un infidèle peut-il faire un acte de foi surnaturelle? Que deviendra un sauvage qui n'aura suivi que la loi naturelle?

Avec la grâce actuelle de Dieu, un infidèle peut arriver à la foi surnaturelle. Sans doute, l'acte de foi exige que la révélation soit proposée à l'infidèle pour qu'il y adhère, et c'est l'Église catholique qui normalement propose à tous la révélation divine par ses apôtres, ses prédicateurs, ses missionnaires. Elle est *seule* appelée, par mission, à porter à tous le message divin. Mais ceci n'empêche pas que Dieu puisse éclairer les âmes par des voies extranormales. Les Pères, et après eux saint Thomas d'Aquin, ont admis que Dieu faisait des révélations directes aux païens de bonne foi. "Jamais, dit le saint Docteur, Dieu ne manque ou n'a manqué à celui qui cherche à se sauver s'il n'y a pas de sa faute ; le détail des articles de foi nécessaires au salut lui sera fourni par la Providence divine, soit au moyen d'un prédicateur, soit au moyen d'une révélation." Et comme on lui objecte le cas d'un sauvage vivant dans les bois au milieu des loups, saint Thomas répond qu'il ne faut pas désespérer du salut de cet homme, s'il obéit à sa raison naturelle pour faire ce qui est bien et éviter le mal ; comme ce sauvage fait tout ce qui est en son pouvoir et ne pêche pas, "il faut tenir pour très certain que Dieu lui révélera tout ce qu'il est nécessaire de croire soit par inspiration intérieure, soit en dirigeant un missionnaire vers lui, comme il envoya l'apôtre Pierre au centurion Corneille". Par conséquent, à *celui-là qui fait ce qui est en son pouvoir. Dieu ne refusera pas la grâce.*

La place des infidèles après leur mort n'est-elle pas aux limbes?

Il n'y a de place aux limbes que pour ceux qui sont morts privés de la grâce sanctifiante sans qu'il y ait faute de leur part. Or, seuls ceux qui savent distinguer le bien du mal, ceux qui sont parvenus à la vie morale sont capables de péché ; ceux-là sont tenus de faire l'acte de foi surnaturelle pour être justifiés. Il n'y a plus place pour eux dans les limbes. Mais il faut tenir compte que l'éveil à la vie morale, surtout dans les milieux païens, peut être fortement retardé, et plus encore dans les pays sauvages, surtout lorsque l'homme lutte pour la vie contre de grandes difficultés, ainsi qu'il pouvait être aux temps préhistoriques. De tels hommes ont pu arriver à l'âge adulte au point de vue moral, longtemps après ce que nous appelons l'âge adulte, ou même n'y sont peut être pas arrivés

en grand nombre ; de même les aliénés et les faibles d'esprit dans les milieux païens. De tels hommes que les circonstances ont rendus incapables de vie morale ont leur place dans les limbes après leur mort.

Dieu, qui nous favorise plus que les infidèles, n'est-il pas injuste envers eux?

Dieu est juste envers tous, puisqu'il veut sauver tous les hommes et qu'il accorde à tous des secours suffisants. Mais il y a des inégalités dont il est seul juge. S'il offre à tous des *moyens suffisants*, rien ne l'oblige à donner à tous des *moyens égaux*. Au début de l'*Histoire d'une âme*, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus se pose cette question : "Pourquoi le bon Dieu a-t-il des préférences, pourquoi toutes les âmes ne reçoivent-elles pas une même mesure de grâces?" Pour la beauté du monde surnaturel, comme pour la beauté de ce monde visible, il n'a pas créé toutes les fleurs égales, mais toutes il les a créées belles.

Il faut reconnaître pourtant que les infidèles sont plus exposés que nous, et que leur salut éternel est en grand danger. Nous sommes favorisés au point de vue de la connaissance des vérités du salut, et nous avons toujours les sacrements pour puiser en eux la vie surnaturelle ; beaucoup de païens mis dans notre situation seraient sauvés, que de mauvais exemples et des superstitions ont au contraire pervertis.

Comment un infidèle peut-il avoir le désir du baptême qu'il ne connaît pas?

Le baptême reçu, ou tout au moins désiré, est nécessaire pour acquérir la grâce sanctifiante. Mais ce désir du baptême n'est pas nécessairement explicite. Pour quelqu'un qui ignore le baptême, ou qui, de bonne foi, le tient pour une superstition, comme il peut arriver chez un musulman ou un Juif, le désir du baptême est toujours *compris* dans les actes de charité parfaite ou de contrition. Celui, en effet, qui aime Dieu par-dessus toutes choses pour lui-même, est dans la disposition d'obéir à tous ses commandements, connus et inconnus, lorsqu'il plaira à Dieu de les manifester. Celui qui ignore le baptême ou même le repousse en le tenant pour un rite inutile, peut faire cet acte de charité parfaite, et par cet acte se soumet à Dieu et se montre prêt à lui obéir dès que sa volonté lui sera connue ; dans cet acte, il désire implicitement le baptême. Cela suffit dans ce cas pour l'acquisition de la grâce sanctifiante.

Comment un infidèle peut-il être justifié et sauvé alors que "hors de l'Église il n'y a pas de salut"?

Dans l'ordre actuel de la Providence, la vie surnaturelle n'est donnée que dans l'Église et

par l'Église, dont le Christ est la tête. La vie divine, en effet, dérive de la Sainte Trinité par la sainte humanité du Sauveur jusqu'aux membres qui forment le corps de l'Église. Aussi il est très vrai de dire que " hors de l'Église il n'y a point de salut ". Si donc un infidèle est justifié et sauvé, il faut que de quelque manière il appartienne à l'Église.

Dans l'Église on distingue l'élément invisible, qui est la vie surnaturelle : grâce sanctifiante, vertus surnaturelles, dons du Saint-Esprit, que l'on nomme aussi l'âme de l'Église ; et l'élément visible qui est la Société de l'Église composée des baptisés unis par la hiérarchie catholique au Souverain Pontife, que l'on appelle aussi le corps de l'Église. Personne ne peut être sauvé s'il n'appartient à l'Église invisible ou à l'âme de l'Église. Mais un infidèle de bonne foi qui ignore l'Église, ou un schismatique qui ne connaît pas l'obligation d'entrer dans la véritable Église, peuvent par la grâce sanctifiante appartenir à l'âme de l'Église, sans appartenir au corps de l'Église, sinon par le désir impliqué dans leur volonté de se soumettre au baptême ou à l'abjuration quand il leur en sera montré la nécessité.

Un infidèle en état de grâce fait-il partie de la communion des saints?

La communion des saints, par laquelle les membres du Christ, du ciel, du purgatoire et de la terre sont intimement unis entre eux et participent aux mêmes biens spirituels, bien qu'à différents degrés, n'existe que dans le corps de l'Église et entre les membres de ce corps. Ceux qui ne font pas partie de ce corps sont des étrangers qui n'ont point part aux biens de la famille. Or, on n'entre dans ce corps de l'Église que par la réception du baptême. Seuls donc sur cette terre les baptisés participent à la communion des saints. Les infidèles n'ont pas droit dès lors aux biens qui sont l'objet de la communion des saints, mais ils peuvent profiter des prières de l'Église.

On ne peut pas montrer qu'à ce point de vue la situation de l'infidèle en état de grâce soit différente de celle des autres infidèles ; sans doute, il appartient à l'âme de l'Église, ce qui ne va pas sans le désir implicite d'appartenir à son corps, mais sa condition anormale dépend d'une Providence particulière de Dieu, qui seul peut déterminer en quelle mesure ceux qui sont en dehors de la règle commune peuvent participer à la communion des saints.

(*Le Noël*).

Le Miroir des âmes, avec les seize tableaux traditionnels. Livre célèbre destiné à faire un grand bien dans les familles. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.

La fin d'un fantôme

— Je te dis, déclara Prade ce soir-là, que le fantôme a été vu par Brousse, exactement comme je te vois. Il n'y a pas moyen de nier son existence !

— Je ne crois pas aux fantômes, répondit Vernes en haussant les épaules.

— Tu n'y crois pas ? C'est facile à dire ! Brousse non plus n'y croyait pas, et maintenant...

— Il a changé d'avis ?

— Parbleu ! On l'a trouvé évanoui au bord de l'étang, c'est là qu'il est allé, malgré nos conseils, à la nuit close.

— Il était seul ?

— Non ! Remy l'accompagnait ! C'est lui qui est venu chercher du secours.

— Et il a vu le fantôme, lui aussi ?

— Parfaitement !

— Ça, par exemple, c'est fort ! Brousse n'est cependant pas poltron !

— Je pense bien !

— Et il s'est évanoui ?

— Ne fais pas le malin ! tu te serais évanoui à sa place.

— C'est possible ! mais je persiste à croire que son fantôme n'existe pas !

La conversation aurait pu continuer sur ce ton sans que Prade réussit à convaincre Vernes, si l'arrivée de M. Brissac, qui surveillait le dortoir, n'avait obligé les deux bavards à s'enfoncer sous leurs couvertures.

M. Brissac ne fit que traverser le dortoir, mais le charme était rompu, et Prade, qui avait probablement sommé, remit au jour suivant la fin de la querelle.

*

* *

A la récréation de 10 heures, le lendemain, un groupe entourait Prade et Vernes qui avaient repris leur discussion.

La majorité des élèves était favorable à Prade qui avait la réputation d'un bon travailleur, tandis que Vernes, entré depuis peu, inspirait la méfiance. On critiquait son attitude et certains ne cachaient pas leurs doutes sur sa bravoure. L'arrivée de Rémy mit le feu aux poudres.

— Je me demande, dit-il, la figure que ferait ce vantard en présence du fantôme, car enfin il nous est apparu !

— Où peut-on le voir, ton fantôme ? demanda Vernes qui avait pâli.

— Au bord de l'étang salé, près de la mer, à une portée de fusil de la frontière belge ! Tu vois que je te donne des précisions ; si tu en veux d'autres, tu peux les demander à Tarbolde le pêcheur ! Il en sait long là-dessus !

— Voilà qui va bien ! Avec des renseignements semblables, je ne peux manquer de trou-

ver ce que je cherche ! J'irai voir Tarbolde, et, puisqu'il connaît le fantôme, je lui demanderai à quel moment on peut le rencontrer. Je ne serais pas fâché de dire deux mots à ce gaillard-là !

Quelques rires fusèrent.

— Tu n'iras pas le voir ! dit Rémy.

— Pourquoi cela, je te prie ?

— Parce qu'il y a trois bonnes lieues d'ici à l'étang salé et qu'il n'est guère facile de quitter le collège en pleine nuit.

— Qu'à cela ne tienne, j'irai aux prochaines vacances.

Ces paroles toutes simples suscitèrent de nouveaux rires.

— Je doute que tu en aies le courage ! fit Prade qui se sentait soutenu ; mais quand cela serait, quelle preuve aurions-nous de ta rencontre avec le fantôme ?

— Parbleu ! c'est simple, je t'emmènerai.

Il sembla à Prade que ses jambes se dérobaient sous lui et il regretta d'avoir parlé, mais il était trop tard ; tous les yeux étaient fixés sur lui.

— Soit ! dit-il, si tu veux que je te suive, j'en serai charmé !

*

* *

A la vérité, Prade n'était guère charmé. Il se raccrochait à l'espoir que Vernes avait parlé à la légère, mais celui-ci se chargea de le déromper.

— Voici, dit-il, ce que je propose. Nous irons passer nos vacances de la Pentecôte chez mon oncle Marc, le juge de paix, qui a une maison de campagne à vingt minutes de l'étang salé !

— Mais... insinua Prade, il y aurait peut-être indiscretion de ma part à accepter...

— Ne crois pas cela ! Mon oncle n'est pas marié et il sera ravi de nous voir ; il m'a demandé à plusieurs reprises de lui amener l'un de mes camarades, cela ne pouvait mieux tomber.

— Il est vrai que cela tombe à merveille ! Nous allons évidemment passer de très bonnes vacances !... Je te remercie !... Enfin, tu sais, Vernes... ne te gêne pas !...

Dans le groupe des élèves il y eut des chuchotements. Un revirement s'opérait et une certaine admiration commençait à se faire jour. Tout de même, le nouveau n'avait pas peur ! On a beau savoir que les fantômes n'existent pas, il y a des cas où, vraiment, il est bien permis d'être troublé !...

Le plus ennuyé dans cette affaire, c'était Prade.

— Tu sais, vieux, lui dit Rémy gouailleur, je vous souhaite bien du plaisir ! J'ai vu l'apparition la nuit où Brousse s'est évanoui et cela me suffit ! Tu me diras ce que tu en penses ! Si toutefois vous allez là-bas !

— Pour qui me prends-tu ? interrompit Vernes. J'ai dit que j'irais voir ton fantôme, et... j'irai !...

Prade éprouva de nouveau un malaise indéfinissable. Il esquissa un sourire, mais ce sourire ressemblait fort à une grimace.

*

* *

Il y avait huit jours de congé pour la Pentecôte, et Vernes tint parole. Prade, autorisé par ses parents, partit avec lui chez l'oncle Marc.

Les deux premiers jours furent occupés à prendre contact avec les paysans, et le troisième, Vernes proposa d'aller voir Tarbolde.

Prade ne fut que médiocrement satisfait de cette proposition, mais il se hâta de l'accepter, et l'on partit à la recherche du pêcheur.

Tarbolde était sur le pas de sa porte à prendre le frais lorsqu'arrivèrent les jeunes gens.

— Eh bien ! père Tarbolde, interrogea Vernes, que pensez-vous de la sécheresse ?

— Peuh ! dit l'homme en retirant sa pipe, la pêche est bonne !... C'est le principal !

— Sans doute ! la pêche, c'est votre affaire !... Moi, voyez-vous, j'ai autre chose en tête !

— Quoi donc... mon jeune Monsieur ?

— Cette histoire de fantôme qui court la région ? Est-ce que vous y croyez ?

— Si j'y crois ?... En voilà une question !... Ne l'ai-je pas vu comme je vous vois ?

— Tiens ! vous aussi ?... Cela devient intéressant ! A quelle heure sort-il ? Pensez-vous qu'après le dîner nous puissions le rencontrer ?

Le père Tarbolde, qui s'était remis à fumer, enleva pour la seconde fois sa pipe de sa bouche.

— C'est une singulière idée que vous avez là ! dit-il. On n'aime guère, d'habitude, à fréquenter les fantômes ! En tout cas, ce n'est pas avant minuit qu'ils se promènent !

— Parfait ! Et vous pensez que ce soir, par exemple, le nôtre se promènera ?

— C'est probable ! Il en est ainsi presque chaque nuit.

— Qu'est-ce au juste que cette apparition ?

— C'est un fantôme, voilà tout ! Les gens bien informés prétendent que c'est l'âme d'un ancien contrebandier qui, en passant par mer des marchandises défendues, s'est noyé une nuit dans l'étang salé... Moi, vous comprenez... je répète ce que j'ai entendu dire.

— Merci, Tarbolde, le reste nous regarde ! Je viendrai cette nuit avec l'ami Prade et nous saurons si c'est le contrebandier !...

*

* *

Prade aurait donné la moitié de ce qu'il possédait pour n'être pas engagé dans cette sotte aventure, mais les circonstances se retournaient contre lui, et il était impossible de reculer.

L'oncle Marc, qui appréciait le courage, ne fit aucune difficulté pour accorder à son neveu l'autorisation demandée.

— Je regrette, dit-il, de ne pouvoir vous accompagner ! L'aventure me tente ! Mais les gens raisonnables dorment à cette heure-là et mon âge m'oblige à être raisonnable. D'ailleurs, le fantôme est craintif et je ne pense pas qu'il se montre à des jeunes gens décidés. Allez à sa recherche, mes amis, bonne chance !

Il sembla à Prade que l'oncle Marc manquait de prudence, mais il se garda de protester.

L'après-midi passa lentement et le repas fut silencieux. L'oncle Marc, saisi de plaintes nombreuses au sujet de marchandises passées en contrebande, paraissait soucieux. Prade songeait au fantôme et Vernes combinait son plan. A 9 heures, le juge monta se coucher et les jeunes gens, afin de passer le temps, engagèrent une partie de dames. Elle fut gagnée par Vernes. Une deuxième partie donna le même résultat ; il était visible que Prade avait l'esprit ailleurs.

A 11.30 h. Vernes donna le signal du départ en recommandant à son ami de se munir d'une lanterne. Lui-même s'assura que sa lampe de poche fonctionnait normalement, et ils partirent.

Le temps était moins beau que dans la journée ; il faisait lourd ! On ne distinguait que de rares étoiles et la lune était à chaque instant voilée par de nombreux nuages.

— Eh ! fit Vernes essayant de plaisanter, le fantôme ne peut choisir une meilleure nuit !

— Oui, répondit Prade, dont les dents claquaient.

Et la marche continua, silencieuse.

Lorsque l'étang salé apparut, Vernes s'arrêta et alluma sa lampe tandis que Prade s'appuyait au tronc d'un arbre pour ne pas tomber.

— Rien !... murmura Vernes en dirigeant de droite à gauche le rayon lumineux. La fantôme est en retard !...

— Il... n'est pas... minuit ! articula péniblement Prade.

— Approchons nous du bord et attendons !...

— Est-ce bien nécessaire ?... S'il n'est pas là... on peut s'en aller !

— Penses-tu que je serais venu pour si peu ?... Que diraient les camarades si nous rentrions à la pension sans avoir percé le mystère ?...

— Mais... si l'apparition ne vient pas ?

— Alors, c'est nous qui irons vers elle !... Tu allumeras la lanterne, nous explorerons l'étang...

— Ah !... tu veux explorer ?...

Vernes n'eut pas le temps de répondre ; les douze coups de minuit sonnaient à l'horloge d'un clocher lointain, et comme si elle n'avait attendu que ce signal, une forme blanche parut sur le bord opposé.

Prade ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge ; il étendit le bras dans

la direction du fantôme et resta là, immobile, comme pétrifié.

*

* *

Vernes, bien que désagréablement surpris, n'avait pas perdu son sang-froid.

— Ça !... par exemple !... c'est fort ! murmura-t-il en s'approchant de l'étang jusqu'à ce mouiller les pieds.

L'apparition debout sur un radeau invisible, glissait sur l'eau sombre. Elle avançait vers les jeunes gens.

— Viens ! Prade... fit Vernes.

Mais Prade ne bougea pas. Il lui semblait que ses pieds étaient fixés au sol, une sueur froide mouillait ses tempes.

— Je... je viens !... bégaya-t-il, mais il resta immobile.

Lentement, le fantôme approchait.

— Si tu es un être vivant, murmura Vernes, tu vas payer ton audace !

Et de toute sa force il lança la lampe électrique dans sa direction.

Un grognement sinistre monta vers le ciel, l'invisible radeau s'arrêta, la forme blanche parut hésiter, puis, lentement, dans l'obscurité soudaine elle regagna la rive.

Prade sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Où est-il passé ?... murmura-t-il.

— C'est ce que nous allons voir ! s'écria Vernes. Allume la lanterne ! J'aurai le mot de l'énigme !...

— Tu tiens... à savoir... ?

— Absolument !

Prade n'insista pas. Il fit de vains efforts pour allumer sa lanterne, mais il tremblait au point que Vernes dut venir à son aide.

— Tout va bien ! dit enfin ce dernier, nous allons contourner l'étang.

A ce moment, derrière lui, à une faible distance, une seconde lumière parut.

— C'est l'oncle Marc ! dit Prade qui avait retrouvé la voix.

Et dans sa joie de n'être plus seul, il sentit une chaleur bienfaisante parcourir ses membres.

C'était l'oncle Marc, en effet, qui, après deux heures de repos, s'était décidé à rejoindre son neveu.

Vernes se hâta de lui expliquer ce qui s'était passé.

— Je ne sais quel est ce fantôme dit-il en terminant, mais j'ai déjà acquis la certitude que ce n'est pas un être surnaturel.

— Quelle preuve as-tu ? demanda Prade.

— La preuve m'est fournie par ma lampe électrique. Elle aurait dû passer au travers de l'apparition, puisque je l'ai lancée dans sa direction et elle s'est cognée contre un corps dur ! C'était donc un être humain. De plus, cet être a poussé un grognement, cela me laisse suppo-

ser que le coup a porté... maintenant, il ne s'agit plus que de poursuivre nos recherches afin de démasquer le drôle qui met le trouble dans la région.

— Tu as raison, mon ami, dit l'oncle Marc ; je vais vous aider ! La capture du fantôme serait d'autant plus intéressante pour moi qu'il n'est peut-être pas étranger à cette histoire de contrebande qui me donne tant de tracas.

Ayant prononcé ces paroles, il prit la tête de la petite troupe.

Les recherches furent longues ; la lueur projetée par les lanternes était trop faible et aucune trace du fantôme ne put être relevée.

— Je me demande, dit enfin Vernes, comment l'apparition a pu surgir subitement sur l'étang ? Il faut pour cela qu'il y ait une anfractuosité du roc ou quelque pli de terrain derrière lequel elle se cache.

— Mais, dit l'oncle Marc, nous avons fait le tour de l'étang !

— Re commençons ! mon oncle, voulez-vous ? ... J'ai idée que cette fois nous réussirons !

Les recherches reprurent plus minutieuses, et, après une demi-heure d'efforts, Vernes, qui tenait la lanterne, poussa un cri de joie.

— Là ! ... dit-il, regardez ! ...

Prade et l'oncle s'approchèrent, et à l'endroit même où était apparu le fantôme, ils aperçurent, non loin d'un minuscule radeau caché sous les roseaux, l'entrée d'un couloir.

— Entrons ! dit Vernes.

Et, projetant la lumière de sa lampe dans les profondeurs du souterrain, il s'enfonça résolument dans l'ombre.

*

* *

Prade et l'oncle Marc s'étaient engagés à la suite de Vernes dans l'étroite ouverture. Ils n'avaient pas fait trente pas qu'ils arrivaient dans un espace circulaire encombré d'objets de contrebande. Il y avait là des boîtes d'allumettes, des cigares et d'autres marchandises que le juge regarda avec étonnement.

— Oh ! dit-il en hochant la tête, voilà qui explique bien des choses ! Ce couloir se prolonge dans une direction qui ne me laisse aucun doute sur l'endroit où il aboutit.

— Ne serait-ce pas dans la maison même de Tarbolde ?

— Précisément ! ... J'estime que nous en avons vu assez pour cette nuit ! Un piège peut nous être tendu à l'extrémité du couloir. Il serait parfaitement ridicule que le vieux brigand nous ait à sa merci. Retournons sur nos pas, mes enfants ; demain, le coupable sera démasqué, et si je ne me trompe, il n'aura plus, d'ici longtemps, le loisir de jouer au fantôme.

Prade ne revenait pas de son étonnement. Ainsi, c'était le pêcheur qui avait créé la légende, c'était lui qui sortait à minuit par le

couloir secret ? Tout cela tenait du prodige ! Vraiment, l'aventure était curieuse ! Vernes avait bien fait de l'emmener.

Sur le conseil de l'oncle Marc, on éteignit les lanternes à l'entrée du souterrain, et la petite troupe s'approcha de la maison de Tarbolde.

Une lumière brillait à sa fenêtre, et cela confirma l'oncle Marc dans ses soupçons.

— Le vieux drôle nous attend ! dit-il, mais... il en sera pour ses frais. C'est moi qui, demain, lui ménagerai une surprise !

Ceci dit, le juge tourna les talons, et, suivi des jeunes gens, regagna sa demeure.

*

* *

Le lendemain de très bonne heure, deux gendarmes se présentaient à la porte du père Tarbolde et le cueillaient au saut du lit. Malgré ses protestations énergiques, il fut conduit à la prison de la ville tandis qu'une perquisition était faite à son domicile.

On trouva dans le souterrain une grande quantité de marchandises prohibées, et l'on constata comme le pensait l'oncle Marc, que l'extrémité du couloir donnait accès dans la maison du pêcheur. Cette maison fut fouillée de fond en comble, et les preuves de la culpabilité de Tarbolde devinrent si évidentes qu'il ne chercha pas même à nier.

L'histoire du fantôme eut bientôt son épilogue. Tarbolde, convaincu de contrebande par mer et de recel, fut traduit devant les tribunaux qui se chargèrent de débarrasser la région de sa présence. Quant à Prade et à Vernes, devenus les héros de l'aventure, ils furent portés en triomphe le jour de la rentrée des classes. Rémy, le premier, rendit hommage à la bravoure de Vernes, qui devint, malgré sa qualité de nouveau, l'élève le plus aimé et le plus respecté de tous ses condisciples.

LÉON LAMBRY.

(*L'Etoile Noëliste*).

A TABLE

— Liliane, je t'ai déjà dit de ne pas mettre les noyaux sur la nappe, mais de les rassembler dans un coin de ton assiette.

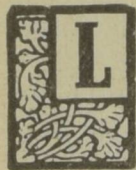
— Oui, maman, mais j'ai beau chercher je ne trouve pas de coin.

Partout admirable, nulle part la divine descendance ne se révéla par des effets plus touchants que dans la réintégration du pêcheur pardonné. Elle n'avait laissé revivre, dans la chute, aucune des fautes pardonnées ; elle fait recouvrer dans la pénitence tous les mérites perdus.

MGR CHARDON

Un beau manuel

“ PRÉCIS D'HISTOIRE DU CANADA ”



LA critique littéraire, qui est une grande dame, ne condescend jamais à parler des manuels.

L'affaire ne lui paraît concerner que les pédagogues, lesquels sont de beaucoup plus humbles gens.

Mais la chronique littéraire ne ressent aucune gêne à nommer avec de justes louanges un manuel qui enfonce ses camarades de cent et quelques coudées. Au pays des lettres, la chronique littéraire n'est qu'une modeste bourgeoise, ce qui lui permet quelques familiarités avec les robustes bienfaiteurs de l'intelligence humaine que sont les auteurs de bons manuels.

Or, la Librairie Beauchemin, récemment, a édité un beau et bon manuel, né de la collaboration du Père Joseph Rutché, C. S. Sp., professeur au collège de Saint-Alexandre d'Ironside, et de l'abbé Anastase Forget, du collège de l'Assomption.

Il s'agit d'un *Précis d'histoire du Canada* destiné aux “ élèves des classes supérieures de l'enseignement secondaire ”.

Qu'est-ce que les pédagogues diront de ce précis ou manuel ?

Les deux auteurs, évidemment, devront s'inquiéter davantage du témoignage de la pédagogie que de celui de la chronique littéraire, mais seront-ils fâchés d'apprendre que cette dernière leur accorde une enthousiaste approbation ?

*

* *

Dans la préface, on nous avertit, le plus modestement du monde, que ce précis est une méthode plutôt qu'un manuel.

On n'ignore pas que le précis est un sommaire de ce qu'il y a de principal dans une affaire. En ce sens, Voltaire, qui savait présenter ses petits ouvrages, écrivait en juillet 1773, à Mme du Deffant : “ J'ai fait un petit précis des révolutions de l'Inde... ”

D'autre part, le mot *méthode* s'emploie comme titre de certains ouvrages élémentaires, tandis que par *manuel* il faut entendre certains livres ou abrégés qu'on doit toujours avoir, pour ainsi dire, à la main, et qui présentent l'essentiel des traités longs et étendus écrits sur la matière.

En vérité, le Père Rutché et l'abbé Forget se montrent trop modestes dans leur préface. Ils nous semblent à nous que rien ne peut mieux définir leur ouvrage que le mot *manuel*. Et encore faut-il ici entendre *manuel* dans le sens avantageux que lui donne Littré et que nous citons plus haut.

Peu de gens liront le *Précis d'histoire du Canada* sans consentir à l'avoir toujours sous la main, pour y puiser rapidement le renseignement succinct qu'il faudrait, sans son concours, retracer dans de nombreux volumes.

Il est vrai que les manuels d'histoire du Canada ne manquent pas chez nous, qu'un grand nombre sont de braves volumes et qui ont rendu des services, mais encore, il y a toujours distinction possible entre manuel et manuel et perfection plus haute à réaliser avec les années et le travail plus avancé, plus fouillé des historiens que la Providence nous accorde.

Dans le volume dont nous parlons présentement, on n'a rien négligé pour réussir une œuvre moderne.

*

* *

“ Imaginez, nous dit-on encore dans la préface, un professeur nouvellement venu d'Europe, pour qui le Canada, ses souvenirs et ses traditions, ne sont qu'une immense inconnue. Sans autre préambule, l'obéissance le charge du Cours d'Histoire du Canada dans les classes supérieures dont les élèves sont à la veille de subir les épreuves du baccalauréat. Voici donc ce professeur élève lui-même, élève aîné dont la mission est d'enseigner des cadets, qui, en fait de détails, en savent bien plus long que lui-même. Naturellement il se met à fouiller sa

bibliothèque canadienne, à lire attentivement les ouvrages de Garneau, Rameau, Ferland, Salone, les monographies et les études de l'abbé Casgrain, de Thomas Chapais, des abbés Gosselin et Groulx. Grâce aux connaissances philosophiques acquises, il lui est possible de coordonner la matière et de tracer les lignes générales. Ces synthèses seront précisément à la portée des élèves: leur aîné n'a fait que franchir avec plus d'aisance et de rapidité les étapes qu'eux-mêmes doivent franchir pour affronter les épreuves publiques; les notes qu'il a rédigées, obligé d'une part d'élever de toute pièce l'édifice de sa propre science et rivé d'autre part aux exigences d'un enseignement actuel, ces notes sont nécessairement une adéquate préparation aux examens. L'expérience a été faite pendant plusieurs années; elle a porté d'excellents fruits; elle a été complétée et définitivement consacrée par un autre professeur qui apporte, lui aussi, en faveur de la méthode préconisée par ce Précis le témoignage de longues années d'enseignement en rhétorique..."

*

* *

Ces quelques lignes sont tout l'histoire abrégée du manuel édité par la Librairie Beauchemin.

Nous voulons attirer l'attention des honnêtes gens, au sens où on le prenait au XVII^{ème} siècle, sur l'originalité de l'ouvrage du Père Rutché et de l'abbé Forget. Cette originalité est soulignée dans les quelques lignes de leur préface que nous avons reproduites. Elle consiste de toute évidence dans une tournure générale que qualifient bien les deux mots *synthèse philosophique*.

Jusqu'ici nos manuels, sauf erreur, suivaient avec une scrupuleuse attention l'ordre chronologique. Nos deux auteurs du *Précis d'Histoire du Canada* rompent très heureusement avec cette tradition.

Pour la première fois, un Précis de notre histoire nous présente les faits dans l'ordre logique, sous les rubriques d'histoire civile, religieuse ou politique, ecclésiastique et militaire.

Les élèves peuvent très facilement replacer les événements dans l'ordre chronologique. Il leur est impossible de tracer le cadre logique des faits, ou ils ne peuvent que le tracer imparfaitement.

Il y aurait encore à féliciter ce nouveau manuel de se trouver si à la page, quand il traite de l'histoire ecclésiastique des dernières années et de mille autres détails joliment tournés.

Contentons-nous d'ajouter qu'il est bien écrit, d'un caractère typographique qui en fait ressortir l'ordonnance harmonieuse et rend facile de le consulter.

Les personnes qui s'intéressent à notre histoire et qui ne sont pas, cependant "des élèves des classes supérieures de notre enseignement secondaire", ne seront pas fâchés d'avoir à la main, pour y puiser quelque renseignement, cet excellent *Précis d'Histoire du Canada*.

Ferdinand BÉLANGER.

C'est l'effet de tout fardeau déchargé de nous laisser plus légers, et quand l'âme a déposé celui de ses fautes aux pieds de Dieu, il lui semble qu'elle a des ailes. J'admire comme la confession est admirable. Quel soulagement, quelle lumière, quelle force je me trouve à chaque fois que j'ai dit: C'est ma faute!

Eugénie de GUÉRIN.

CHIRURGIEN

Tél: 2-7777.

Dr PAUL-V. MARCEAU

Ex-élève des Hôpitaux de Paris.

Spécialités: Maladies de l'Estomac et des Intestins, Examen Complet des Malades aux "Rayons X."

218, ST-FRANÇOIS, QUÉBEC.

Heures de Consultation :

Tél. 2-4657

8 à 9 1/2 A. M.

12 1/2 à 2 P. M.

8 à 9 1/2 P. M.

Dr JULES MERCIER

UROLOGIE (VOIES URINAIRES)

38, rue Dauphine

QUÉBEC

Ephémérides Canadiennes

JUILLET

1 — A Orillia, Ont., l'hon. Rodolphe Lemieux, président de la Chambre des Communes, dévoile un monument à Samuel de Champlain. Ce monument, qui rappelle le 300^e anniversaire de l'arrivée de la race blanche en Ontario (1615-1915), est l'œuvre du sculpteur anglais Vernon March.

3 — De Québec, a lieu le départ du deuxième voyage dans l'Ouest canadien de la Liaison française, cette fois, sous le patronage de *L'Action catholique*. Avant leur départ les voyageurs, qui sont plus d'une centaine, vont rendre visite à S. E. le cardinal Bégin, au Parlement, où ils sont reçus par l'hon. M. Caron, ministre de l'Agriculture, et au Séminaire de Québec.

— Le gouvernement de la province de Québec, ministère du Secrétariat provincial, met à la disposition d'étudiants canadiens-français, à désigner par les autorités compétentes, quinze bourses pour études complémentaires à Paris.

— On mande de Kénogami, Lac St-Jean, que les travaux de barrage jusqu'ici exécutés sur ce point ont eu pour résultat l'emmagasinage de 12,000,000 de pieds cubes d'eau, au lac Kénogami. On compte que l'entreprise sera complétée de bonne heure, en septembre.

5 — Le Dr Odilon Leclerc, professeur à l'Université Laval, meurt subitement à sa résidence d'été de l'Île d'Orléans. Il était âgé de 43 ans.

8 — A l'Hôpital Saint-François d'Assise de Québec, décède M. l'abbé Jean Gosselin, ancien aumônier de cette institution, à l'âge de 73 ans.

— Aujourd'hui et demain ont lieu à Saint-Joseph de Beauce de grandes fêtes à l'occasion du cinquantenaire de fondation du couvent de cette paroisse. S. E. le cardinal Bégin y est présent et le sermon est prononcé par M. l'abbé J.-T. Nadeau, rédacteur à *L'Action catholique*. Le couvent cinquantenaire est dirigé par les RR. Sœurs de la Charité de Québec.

— A Québec décède M. Patrick Hogan, marchand de fruit bien connu de cette ville, à l'âge de 77 ans.

— Un incendie détruit des bâtiments de l'École d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière. Les pertes sont évalués à \$40,000.

9 — A l'Hôpital de la Rivière-du-Loup, décède M. l'abbé Joseph Martin, ancien curé de Saint-André de Madawaska, à l'âge de 78 ans.



M. LE Dr ODILON LECLERC

12 — A son retour de Saint-Nazaire, où il était allé bénir la pierre angulaire de la future église, Son Éminence le cardinal Bégin tombe frappé de paralysie. On lui administre l'Extrême Onction le soir même.

15 — A Ottawa s'ouvre le congrès annuel des Missionnaires agricoles de la province de Québec.

16 — La maladie de Son Éminence le cardinal Bégin cause des inquiétudes. Son état est considéré comme très grave.

18 — L'Église de Québec est en deuil. Son chef bien-aimé, l'illustrissime cardinal Bégin, décède à 11 heures et demie ce soir, à l'âge de 85 ans et six mois.

— S. G. Mgr P.-E. Roy, coadjuteur *cum futura successione* du regretté cardinal Bégin, devient archevêque de Québec.

20 — Vu la maladie qui le retient à l'hôpital, S. G. Mgr Roy, confie l'administration du diocèse de Québec à S. G. Mgr Langlois, auxiliaire à Québec.

21 — Suivant des évaluations préliminaires qui viennent d'être préparées pour le second

trimestre de 1925, les mines d'or du Nouvelle Ontario ont produit environ 360,000 onces d'or, représentant une valeur de \$7,398,561.77. Ceci représente une augmentation de \$406,029 sur le premier trimestre de l'année, qui donna une production de 336,231 onces représentant une valeur de \$6,992,533.

— Des feux de forêts font de grands ravages en Colombie Anglaise, dans le district de Revelstoke. De grandes limites forestières ont été détruites.

— Le gouvernement d'Ontario vient d'augmenter les droits sur le bois de construction et le bois de pulpe. Les droits ont été égalisés pour les bois francs à raison de \$2.50 par mille pieds. Les droits pour le bois de pulpe d'épinette passent de 80 cents la corde à \$1.40, et pour le pin, de 40 cents à 70 cents la corde. Les taux pour les autres catégories de bois de pulpe restent les mêmes, à 40 cents.

— A Québec, à l'âge de 59 ans, décède M. L.-J.-H. Larue, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, sous-inspecteur des Postes à Québec.

22 — Les Sœurs Servantes du Saint-Sacrement, de Chicoutimi, fondent une nouvelle maison de leur ordre à Sherbrooke.

— Le Gouvernement provincial de Québec choisit les quinze boursiers, tous canadiens-français, au nombre desquels se trouvent deux prêtres : MM. les abbés Léon Destrois-

maisons, du Collège de Ste-Anne, et C.-O. Garant, du Séminaire de Québec, actuellement à Rome.

24 — A trois heures cette après-midi a lieu la translation des restes mortels de S. E. le cardinal Bégin, de l'Archevêché à la Basilique, qui n'est pas encore terminée mais que l'on a ouverte pour cette funèbre circonstance. Plus de 75,000 personnes voient le cortège qui défile pendant plus d'une demi-heure et dans lequel on remarquait près de vingt évêques, des centaines de prélats, de chanoines, de prêtres et de religieux.

25 — A la Basilique de Québec, S. Ex. le Délégué Apostolique, Mgr di Maria, chante le service funèbre du cardinal Bégin, et S. G. Mgr Ross, évêque de Gaspé, prononce son éloge funèbre. On remarque la présence du cardinal Hayes, archevêque de New-York, de vingt-huit évêques et des représentants de presque toutes les sommités civiles et politiques du pays.

26 — La fête de sainte Anne est célébrée avec une grande solennité à son sanctuaire de Beupré. Plus de 20,000 personnes assistent à la messe en plein air qui est célébrée par S. G. Mgr Langlois, administrateur de Québec. S. Ex. le délégué apostolique, huit archevêques et évêques et plus de cent-cinquante prêtres et religieux sont présents. Le R. P. E. Manise, C. SS. R., prononce le sermon en français. A la



LE COUVEN ET L'ORPHELINAT DES SŒURS DE LA CHARITÉ À SAINT-JOSEPH DE BEAUCE }

cérémonie de l'après-midi, le R. P. McCandlish C. SS. R., de Toronto, fait le sermon en anglais.

— On annonce la mort, arrivée à Londres, de M. G.-M. Bosworth, président des Services océaniques du Pacifique Canadien.

29— Deux importantes concessions forestières dans la région du Lac Saint-Jean sont mises à l'enchère par le Département des Terres et Forêts de Québec, et vendues, la première de 1,500 milles carrés, à la "Port Alfred Pulp & Paper Corporation", et l'autre de 400 milles carrés, à la "Belgo Canadian Paper Limited". La Province réalise de ce fait : \$1,060,000.

30 — On apprend la mort du barde breton Théodore Botrel. M. Botrel était bien connu au Canada où il a fait deux tournées artistiques.

— Une statistique compilée à Montréal établit que le tourisme américain laisse au Canada une somme annuelle de \$343,000,000.

31 — Le Maréchal Haig s'embarque à Montréal, sur le *Letitia*, pour rentrer en Angleterre.

— Mgr L.-A. Pâquet, P.A., et Mgr Omer Cloutier, P.A., sont nommés vicaires généraux du diocèse de Québec.

Bob est installé sous la lampe, à côté de son père le député, et feuillette une collection de l'*Officiel*. Il lit : *Tumulte... Hilarité... Murmures... Agitation prolongée...* Et, fermant brusquement le gros livre :

“ Vous avez une rude veine, à la Chambre !..

— Pourquoi, Bob ?

— Parce que si nous en faisons seulement le quart au collège, on n'attendrait vraiment pas cinq ans pour nous renvoyer dans nos familles !.. ”



MONUMENT À SAMUEL DE CHAMPLAIN, DÉVOILÉ
LE 1^{ER} JUILLET DERNIER, À ORILLIA, ONT.

UN PRODUIT CANADIEN



FABRIQUE PAR
LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.
MONTREAL TORONTO
QUEBEC

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

CORPS ÉTRANGERS DE L'ŒIL

QUI n'a entendu parler du *grain de sable*? Cela est même passé en proverbe. On dit couramment qu'il suffit d'un de ces grains pour enrayer la marche de la machine la plus parfaite, car il est essentiellement l'ennemi des rouages.

Or l'œil est une machine aussi parfaite que ses organes sont délicats. Il est facile de s'imaginer ce que le grain de sable peut y produire. Au reste, il n'est pas nécessaire de faire ici des efforts d'imagination. Tous nous savons par expérience ce que produit un grain de sable dans l'œil, ou un corps étranger quelconque, ne fut-ce qu'un moucheron !

Mais ce que tout le monde ne sait pas, ou même ce dont bien peu se doutent, c'est de la différence produite par ce corps étranger suivant sa nature, sa forme et surtout son séjour dans la paupière supérieure ou la paupière inférieure.

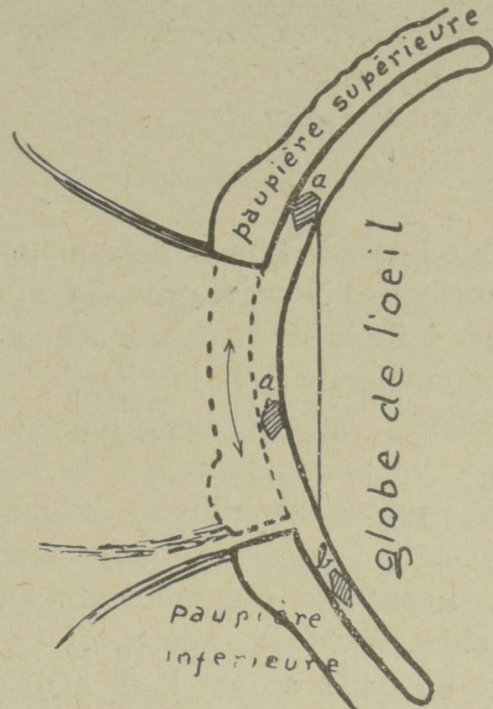
*

* *

La nature du corps étranger a son importance.

Une goutte d'eau, par exemple, projetée dans l'œil, peut produire une sensation désagréable, et même porter l'œil à se fermer, s'il est sensible; elle ne provoque pas de douleur. Mais si, au lieu d'une goutte d'eau, c'est une goutte d'acide qui est projetée dans l'œil, l'effet est tout autre. La douleur est violente, et les désordres consécutifs peuvent être considérables.

De même pour les corps solides. Ceux qui n'ont pas d'aspérités causent moins de douleurs que ceux qui ont des arêtes. Mais un morceau de chaux vive ou un morceau de charbon enflammé, fut-il le plus arrondi du monde, cause toujours une douleur violente et beaucoup de désordres, parce qu'il est caustique.



*La parcelle a se promène sur le globe oculaire avec la paupière supérieure
La parcelle b reste immobile*

Enfin, s'il s'agit d'un corps inerte, comme c'est le plus souvent le cas, l'effet est tout différent suivant qu'il se loge dans la paupière inférieure ou dans la paupière supérieure.

Dans le premier cas la victime a bien la sensation d'une nuisance mais la douleur est pratiquement nulle, la tolérance s'établit très rapidement. J'ai eu souvent l'occasion de m'étonner devant la nature et la forme de corps étranger parfois très volumineux logés dans la paupière inférieure, et que les victimes toléraient fort bien. J'ai moi-même enlevé un morceau de verre de deux ou trois lignes de long, aux arêtes aiguës; le patient se plaignait surtout de l'hémorragie provoquée, mais pas ou presque pas de la douleur.

Il en va tout autrement lorsque le corps étranger se loge dans la paupière supérieure. Alors il n'a pas besoin d'être volumineux ni d'être pourvu d'arêtes aiguës pour que sa présence devienne rapidement insupportable.

La cause en est aussi simple que naturelle. Le corps étranger se colle sous la paupière

supérieure. Or, pendant que la paupière d'en bas est pratiquement immobile, celle d'en haut est toujours en mouvement ; et chacun de ses mouvements promène sur le globe oculaire et surtout sur la cornée, (vitre de l'œil, particulièrement sensible), le corps étranger qui l'irrite, d'où douleur rapidement insupportable, fermeture spasmodique de l'œil, et larmolement.

*

* *

Fermeture de l'œil et larmolement sont deux réactions défensives de l'organisme. La lumière est douloureuse à l'œil irrité. En se fermant il échappe aux effets nocifs de la lumière.

Le larmolement a encore plus d'importance. En augmentant la masse liquide à la surface de l'œil, il le protège en diluant la matière nocive,— s'il s'agit d'un acide ou de chaux;— et surtout il l'entraîne souvent vers l'angle interne. En effet, faute de mieux, si l'on se borne à placer un bandeau sur l'œil malade et à rester bien tranquille, les yeux fermés, il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour qu'après quelques heures, le corps étranger ait été entraîné dans l'angle interne de l'œil, où il ne cause plus de douleur, et d'où on peut l'enlever d'un simple revers de doigt.

Mais on n'a pas toujours le loisir ni le goût de s'immobiliser ainsi, et le besoin nous prend, impérieux, d'être soulagé tout de suite.

On peut assez souvent se soulager soi-même en saisissant délicatement entre le pouce et l'index le bord de la paupière supérieure, pour l'attirer d'abord en dehors, puis en bas ; on la laisse ensuite se relever seule. On a chance ainsi, si le corps étranger est placé près du bord, qu'il soit expulsé par le frottement, et reste sur les cils inférieurs.

Si on ne réussit pas de cette manière il faut recourir à un bon Samaritain, un homme de l'art si possible, qui retourne la paupière en faisant basculer le cartilage dont nous avons déjà parlé, et cueille à l'aide d'un instrument ad hoc, ne fut-ce qu'une simple allumette aiguisée au canif, le corps du délit.

Le soulagement est immédiat.

Il n'est plus besoin ensuite que d'un peu de repos pour guérir l'irritation produite.

LE VIEUX DOCTEUR.

AU REGIMENT

Officier.— Soldat Williams, as-tu donné la poudre à la jument ?

Soldat.— Oui, mon capitaine, mais elle ne l'a pas avalée.

Officier.— Comment ça ? Je t'ai dit de mettre la poudre dans un tube de verre et de la lui souffler dans la gorge ; pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Soldat.— Je l'ai fait, capitaine, mais la jument a soufflé avant moi.

Dictionnaire alphabétique et logique, par Mgr Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix : \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Le Miroir des Ames, avec les seize tableaux traditionnels. Livre célèbre destiné à faire un grand bien dans les familles. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.

La Maison

C. Robitaille, Enr.

À L'EXPOSITION
PROVINCIALE

Ne manquez pas à l'occasion de l'Exposition Provinciale de venir visiter notre exhibit considérable de pianos, gramophones et radios.

Nous gardons les meilleures marques sur le marché.

Tous renseignements vous seront donnés sur demande.

C. Robitaille, Enr.

320, rue ST-JOSEPH, QUÉBEC



RADIO

Les lampes

I

Après les condensateurs et les inductances l'élément le plus important dans un radio c'est la lampe. Nous n'avons pas l'intention de revenir sur la théorie du fonctionnement des lampes, nous avons traité ce sujet l'an dernier. Ce qui nous intéresse pour le moment : c'est le côté pratique du choix des lampes, de leur application aux circuits les plus récents, et des défauts qu'elles peuvent manifester.

On doit tout d'abord distinguer deux sortes de lampes, selon qu'elles exigent ou non un accumulateur de six volts pour allumer le filament. Les lampes de 6 volts donnent, toutes choses égales d'ailleurs, environ 25% plus de rendement que les autres. Mais elles ont l'inconvénient de dépenser beaucoup, tellement que les piles sèches ne suffisent pas à les entretenir. Il faut pour ces lampes un accumulateur et par suite un chargeur qui au moyen du courant de la lumière électrique remettra périodiquement à l'accumulateur ce qu'il a dépensé. Parmi les lampes de six volts les plus connues sont : la U. V. 200 qu'on utilise comme détectrice, la U. V. 201 A qu'on utilise comme amplificatrice.

II

Quoique les lampes à accumulateur donnent le meilleur rendement surtout dans l'amplification à basse-fréquence, on constate que leur emploi a diminué considérablement, pour faire place aux lampes à faible consommation. Ces dernières, en effet, peuvent fonctionner uniquement sur piles sèches et demandent une installation beaucoup moins considérable.

Parmi ces lampes il faut citer tout d'abord : la U. V. 199 qui dépense .01 d'ampère à 4 volts. Deux piles sèches en série suffisent donc pour

allumer le filament. Les lampes W. D. 11 et W. D. 12 dépensent .25 d'ampère à 1.1 volt. Dans ce cas une seule pile suffit ; ou si on veut en employer deux, il faudra les connecter en parallèle. La lampe "peanut" a les mêmes caractéristiques que ces deux dernières. La plupart des lampes à faible consommation ont le défaut d'être microphoniques, surtout les U. V. 199 et les W. D. Pour éviter ce trouble on doit faire reposer leurs douilles sur des coussins en caoutchouc. Il est évident que dans ce cas il faut se servir de fil flexible, et non pas de bus-bar, pour faire les connexions aux douilles. Nous avons rarement rencontré une lampe "peanut" qui fut microphonique.

III

Le fait qu'une lampe s'allume lorsqu'on applique le courant au filament, n'est pas une preuve que la lampe est bonne. Cela prouve seulement que le filament n'est pas brûlé. Mais à part le filament, il y a encore la grille et la plaque. L'un ou l'autre de ces éléments peut être défectueux, ou bien encore la grille peut être en court-circuit avec le filament, ce qui n'empêchera pas le filament d'allumer, mais ce qui rendra la lampe absolument inopérative au point de vue de la réception. Il y a certaines lampes dont le dégagement électronique est très faible, d'autres où le vide n'a pas été poussé assez à fond, ce qui diminue le rendement et donne au filament une existence éphémère.

Il faut avoir pu vérifier toutes ces conditions pour être certain de la qualité d'une lampe. En pratique ce n'est pas toujours facile, parce qu'on a pas sous la main les instruments enregistreurs permettant d'en déterminer les caractéristiques, d'une façon précise. Il serait désirable que les marchands d'accessoires possèdent ces appareils et puissent en quelques secondes donner au client les caractéristiques des lampes qu'ils vendent.

D'ici là il nous restera pour éprouver la qualité de nos lampes à les placer dans un appareil dont on connaît déjà le rendement. Si les lampes nouvelles que nous y plaçons ne baissent pas les résultats obtenus antérieurement avec les anciennes, c'est déjà une bonne preuve en faveur des nouvelles.

Mais jamais il ne faut se laisser convaincre qu'une lampe est bonne par le seul fait qu'elle allume.

IV

Les lampes donneront du service en proportion du soin et des ménagements qu'on leur apportera. Constituées d'éléments très fragiles, il faudra éviter de leur faire subir des chocs qui pourraient briser le verre ou encore changer les positions relatives de la grille, du filament et de la plaque. On doit éviter aussi de les disposer horizontalement dans l'appareil comme on le faisait couramment autrefois. Dans cette position le filament rougi tend à s'incliner sous son propre poids. C'est du reste une précaution à prendre avec toutes les lampes à incandescence que celle de les placer toujours verticalement.

La vie d'une lampe est estimée à 1000 heures environ. On fait généralement beaucoup plus que cela, quoique dans certains cas, on fasse beaucoup moins. L'usage d'ouvrir les lampes à leur pleine capacité, afin d'obtenir un volume qui va jusqu'au bruit, abrège considérablement la durée des lampes. Ce n'est pas qu'il faille tenir les lampes assez basses pour diminuer les résultats. Le juste milieu consiste à allumer les lampes pour obtenir un résultat maximum en musique sans se rendre jusqu'à une réception bruyante et confuse. Lorsqu'on veut ainsi faire donner aux lampes plus qu'elles ne reçoivent, leur travail est anormal, les filaments surchauffent et se désagrègent.

V

Toutes les lampes ne travaillent pas également bien au même endroit du circuit. Ainsi, par exemple, une sera très bonne détectrice et pauvre amplificatrice, dans d'autres cas c'est le contraire qui arrive. Il est donc utile d'échanger les lampes afin de les placer à l'endroit où elles donnent les meilleurs résultats. Que l'on cherche tout d'abord à se procurer une bonne détectrice. C'est le point important. Parmi les quatre, cinq ou six lampes de l'appa-

reil, trouvons celle qui fait la meilleure détection, que si les autres semblent inférieures, ce n'est pas une raison pour croire qu'elles le sont en réalité. Du reste on pourra s'en assurer en les plaçant dans les circuits d'amplification. Les caractéristiques d'une lampe particulière peuvent concorder mieux avec la capacité du condensateur de grille et la résistance de grille (gridleak) et c'est ce qui fait que cette lampe semble meilleure détectrice. Il est fort possible qu'une autre lampe avec un autre condensateur de grille et une autre résistance donnerait des résultats semblables.

Au sujet des condensateurs de grille et de leur résistance, il ne faut pas croire à l'exactitude mathématique des valeurs que les manufacturiers indiquent. Deux condensateurs portant la même indication de capacité ont quelquefois une variation de 50%. Il faut dire la même chose des résistances de grille. Il ne reste pas d'autre alternative que celle de posséder plusieurs de ces condensateurs et de ces résistances et de les placer dans le circuit où ils conviennent le mieux. On peut simplement en tenant compte de ce détail, augmenter de 25% le rendement d'un récepteur.

VI

Il serait, peut-être, opportun avant de terminer cet article sur les lampes, de dire quelques mots des douilles destinées à les supporter i. e. les "sockets". On parle beaucoup à l'heure actuelle de bobines et des condensateur "low-loss". Pourquoi n'y aurait-il pas aussi des douilles à pertes minimum. Les pertes encourues de ce côté sont souvent plus fortes qu'on ne le suppose. Certains constructeurs évitent d'utiliser les douilles ordinaires du commerce et font les connexions aux lampes directement.

Il n'est peut-être pas nécessaire de se rendre à cette extrémité, mais que du moins l'on cherche à se procurer des douilles faites d'un bon matériel isolant. Il faut aussi que les lames à ressort qui font contact avec la lampe soient rigides, afin d'assurer un contact parfait et constant. La quantité de matériel soit isolant, soit conducteur qui forme les douilles doit être réduite au minimum nécessaire à leur solidité. De cette façon on aura des douilles qui permettront aux courants de se rendre dans leurs propres circuits et nulle part ailleurs.

VII

Pour régler le degré d'allumage des lampes on se sert d'un rhéostat. Cet instrument n'est autre chose qu'une résistance qu'on interpose dans le circuit du filament et de la batterie destinée à l'alimenter de son courant. Les rhéostats doivent avoir la résistance convenable pour chaque lampe en particulier. Ainsi pour la lampe 200 qui dépense presque un ampère il faut un rhéostat de 6 ohms. La lampe 201A ne dépense que .25 d'ampère et le rhéostat qui lui convient doit avoir une résistance de 30 hms. Les lampes "peanut" demandent un rhéostat de 6 ohms lorsque la batterie n'a pas plus que 1.5 volt. Si toutefois on utilisait une batterie d'un plus fort volume il faudrait augmenter proportionnellement la résistance du rhéostat. La W. D. 11 et la W. D. 12 sont semblables aux lampes "peanut" sur ce point des rhéostats.

On attache une certaine importance à ce que le rhéostat soit placé à un endroit convenable dans le circuit. Pour ce qui concerne les amplificatrices on préfère placer leurs rhéostats du côté négatif de la batterie ; ce qui permet à la grille d'être plus négative que le filament et assure une amplification meilleure. Pour ce qui concerne la détectrice il semble parfois utile d'essayer successivement le côté négatif et positif ; les résultats ne sont pas les mêmes dans tous les cas. Avec certaines lampes et certains circuits il faut mieux placer le rhéostat du côté positif du filament.

VIII

Terminons cet article sur les lampes par quelques conseils pratiques. Premièrement on doit se garder de surchauffer les filaments si l'on veut que les lampes donnent du service pendant une durée convenable. Les lampes travaillent bien à une certaine température. Au dessous et au-dessus de cette température les résultats diminuent avec cet inconvénient en plus que le filament d'une lampe qui n'est pas à la température normale se désagrège rapidement. On trouve la température normale d'une lampe en cherchant le point où elle donne le meilleur résultat. Ce point variera très peu dans la suite excepté si les batteries viennent à baisser. Si à cause de la mauvaise réception, les résultats sont inférieurs, il ne servira à rien de monter les lampes au-delà de la température normale.

Dans le cas d'une lampe dont le rendement a beaucoup baissé après un long service, il est possible d'augmenter ce rendement par le moyen suivant. On connecte cette lampe de façon qu'elle allume à la température normale, on ne place aucun voltage sur la grille et sur la plaque. En laissant cette lampe brûler ainsi pendant plusieurs heures, son rendement deviendra meilleur. (1)

Enfin il vaut mieux allumer les lampes immédiatement à leur température normale au moyen d'un coupe-circuit que de les allumer insensiblement au moyen du rhéostat. Le rhéostat garde toujours sa place dans le circuit pour régler la température normale, mais ce n'est pas lui qui ouvre ou ferme le circuit, c'est le coupe-circuit. Quelques-uns dans le but de ménager les lampes ouvrent leurs rhéostats très lentement. D'après des expériences faites cette méthode fait plutôt tort aux lampes.

Les lampes de radio doivent s'allumer comme les lampes à incandescence ordinaire, c'est-à-dire brusquement et en leur donnant immédiatement le voltage qui leur convient et pas davantage.

L.-M. BOLDUC, ptre.

(1) Il vient d'apparaître sur le marché un petit appareil destiné à rajeunir les lampes et qui donne de très bons résultats.

Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés, par le R. P. Vandandaigue, S. J.

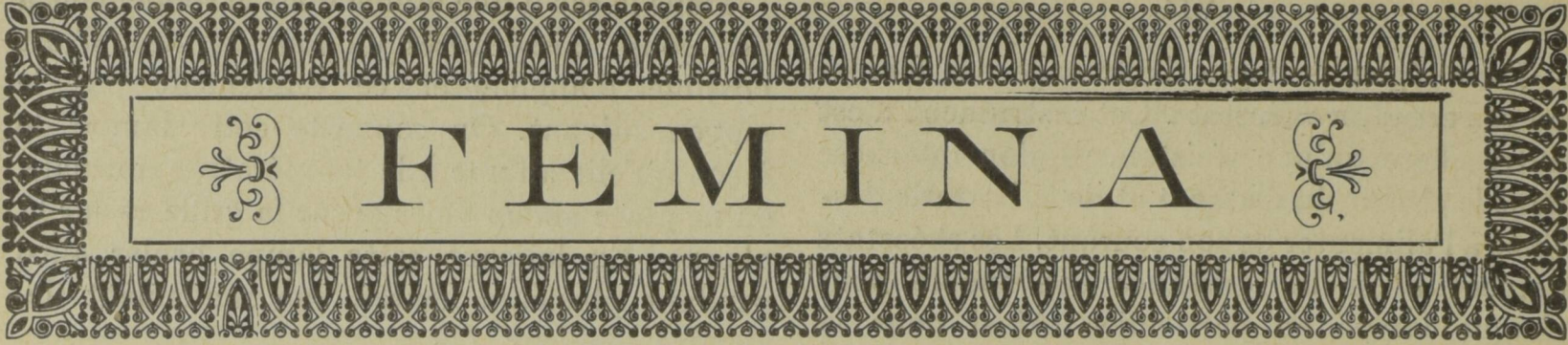
Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Dictionnaire alphabétique et logique, par Mgr Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix : \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Le Miroir des Ames, avec les seize tableaux traditionnels. Livre célèbre destiné à faire un grand bien dans les familles. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.



FEMINA

Un écueil à éviter

LA SENTIMENTALITÉ

Il y a de par le monde beaucoup trop de sensitives au cœur tendre, aux yeux souvent remplis de larmes, il y a trop de petites âmes craintives et isolées qui ont peur de la souffrance parce que l'éducation maternelle a négligé la surveillance, dans le cœur de l'enfant, de la croissance de cette plante délicate du sentiment.

Cette sensibilité excessive qui se transformera plus tard en sensiblerie se manifeste dès l'âge le plus tendre. L'enfant sensible et délicate s'effarouche d'un son de voix un peu rude, d'un regard sévère, d'une parole impatiente, elle se désespère, et jalouse les caresses prodiguées à ses frères, elle pleure si vous cédez à d'autres, le soin de la bercer et de l'endormir.

Plus tard, au pensionnat, les mêmes symptômes de cette sensibilité se répèteront; votre fillette vous reviendra toute en larmes parce qu'une compagne mieux douée aura obtenu la place convoitée, parce qu'une camarade plus riche aura blessé son amour-propre, parce qu'une autre, moins timide ou plus sympathique se sera appropriée une affection qu'elle ambitionnait. Ne plaignez pas trop des détresses qui, souvent, n'ont d'autres causes qu'un orgueil superbement froissé.

Dites-lui bien que, pour être aimée, il faut se rendre aimable, faites-lui comprendre l'inégalité des conditions sociales, le prestige de la richesse et du mérite personnel, qu'elle sache désirer les succès légitimes mais aussi, qu'elle apprenne à subir les échecs et les déceptions même immérités.

Plus tard, ces âmes sensibles et aimantes se tourneront d'instinct vers un bonheur qu'elles veulent complet, il leur semble qu'une vie qui ne doit pas apporter la réalisation de leurs

rêves, leur paraîtrait cruelle et banale. Pourtant la plupart de leurs vœux ne seront jamais exaucés, ou s'ils le sont, elles n'éprouveront pas la joie dont elles exagèrent la profondeur et l'intensité. Quand elles auront donné au hasard leur cœur fragile et bon, qu'elles auront sacrifié à cette affection tous leurs désirs d'ambition, que toute la beauté de la vie se sera concentrée sur un être que leur imagination aura paré de toutes les qualités, elles s'apercevront qu'on paye bien peu le don magnifique qu'elles ont offert. Les déceptions et les désillusions accompagnent souvent cette course au bonheur, parce que la félicité est bâtie sur le sable et que le compagnon de toute une vie est choisi avec le même soin qu'un bibelot de vitrine ou l'étoffe d'une toilette nouvelle.

Ne permettez pas à votre fille de s'égarer dans ses illusions sentimentales et de briser son avenir en le bâtissant uniquement sur un caprice d'imagination.

Une des conditions essentielles du bonheur, c'est de ne pas trop y croire, c'est de ne pas s'attacher fortement à ce qui passe, mais bien d'estimer beaucoup les sentiments sérieux, les qualités solides et durables.

Que l'obéissance d'abord et la réflexion ensuite compriment les petits chagrins ou les joies immodérées que nous éprouvons quelquefois sans motif; accoutumons-nous à un travail régulier et de tous les jours qui donne à l'intelligence sa part de vie et ne la laisse pas s'éteindre pendant que l'imagination et le cœur s'en donnent trop vivement.

La sentimentalité a pour aliment, ne l'oublions pas, la rêverie si funeste à tous les points de vue et que nous devons bannir de votre vie, sinon ce sera le naufrage...

BOITE AUX LETTRES

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Petite charmuse, je vous ai lue avec plaisir et je vous dis : "revenez encore" ; j'ai bien hâte de savoir le grand secret, tout de même je tremble un peu, si nous devions cesser l'échange de nos billets !! Me direz-vous bientôt ce que vous espérez; la vie, ma chère petite, se passe à attendre le Bonheur... qui n'arrête pas souvent, il est un peu comme le papillon qui effleure les roses et m'en choisit aucune. A bientôt ?

FLEUR-ANGE B.— Vous trouverez toujours ici, le même cordial accueil et la sincère affection d'une amie qui s'intéresse à tout ce qui vous est cher ; c'est vous dire, n'est-ce pas que vous serez toujours la bienvenue au Femina. Nous ne pouvons publier l'acrostiche.

PETITE POSTE

Violette de l'Immaculée s'inquiète un peu du silence de l'amie Madeleine, serait-elle partie à la suite d'un appel... sans même le dire à ses fidèles du Femina ? Qui nous le dira ?...

Geneviève prie Noëlla de trouver ici un bonjour amical.

JEANNE LEFRANC.

Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés, par le R. P. Vandandaigue, S. J.

Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

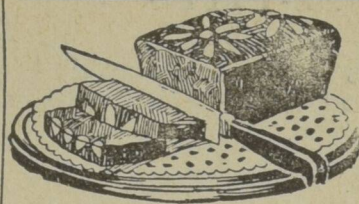
Votre photographie

PAR LES ARTISTES

Beaudry Frères

263, rue St-Jean

Tél. 2-0833



LA CUISINE

LA PATISSERIE

LES CREPES

Les crêpes sont des galettes légères de blé, ou de sarrasin, frites à la poêle dans un peu de beurre ou de graisse. La farine, un liquide: eau, lait doux ou lait sur, le sel forment la base de toutes les pâtes à crêpes. La poudre qu'on y ajoute n'est pas indispensable ; elle rend cependant la pâte plus légère et plus digestible, surtout quand on n'emploie pas d'œufs.

MODE DE CUISSON.— Les crêpes doivent être cuites sur un gril ou dans une poêle assez chaude pour qu'il se forme des bulles lorsqu'on y verse la pâte. La crêpe doit être bien cuite sur un côté avant qu'on la retourne. Les crêpes françaises font un mets délicieux pour un souper ou une collation. Ce sont des crêpes de la grandeur d'une assiette à dîner, empilées les unes sur les autres, avec du beurre et du sucre, ou encore de la gelée entre. Plusieurs cuisinières emploient les restes de crêpes, les coupent en très petits morceaux, les ajoutant à la pâte nouvelle.

On peut ajouter encore à la pâte tasse pour tasse au moins, du riz cuit, des céréales, des pommes de terre écrasées ou encore du pain séché ou des miettes. Dans ce cas, la proportion du liquide augmente au besoin.

Les galettes de sarrasin sont un mets apprécié. Elles peuvent être faites avec de la poudre à pâte, mais elles sont bien meilleures faites avec du levain. Une fois la pâte commencée, on soustrait de la préparation une tasse de mélange que l'on garde pour la levure du lendemain.

LES GAUFRES.— On fait encore avec une pâte claire des gaufres. Les gaufres ne sont pas autre chose qu'une crêpe cuite dans un moule spécial appelé gaufrier. La vraie gaufre doit être molle comme la crêpe. Si on la veut croustillante, on délaie la pâte avec de l'eau et on la tient un peu ferme. On peut parfumer les gaufres avec du citron.

PÂTE-À-FRIRE.— La formule ci-après nous donne encore une pâte claire qu'on appelle pâte à frire et qu'on emploie pour les beignets aux fruits : pommes, bananes, ananas, etc. On trempe des fruits dans la pâte et on les fait frire. Cette méthode de cuisson est considérée comme rendant les aliments indigestes.

PRÉPARATIONS-TYPES

CRÊPES

2 tasses de farine
 $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
 2 tasses de lait pur
 1 c. à table de sucre
 1 c. à thé de soda.

CRÊPES DE GAUFRES

2 tasses de farine
 2 à 3 œufs
 $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
 $1\frac{1}{2}$ à $1\frac{3}{4}$ tasse de lait doux
 1 à 2 c. à table de beurre
 2 c. à thé de poudre à pâte.

PÂTE À FRIRE

1 tasse de farine
 2 c. à table de sucre
 $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
 $\frac{1}{2}$ tasse de lait
 2 œufs (battus ensemble)
 zeste de citron.

I. Mesurer la farine et sasser avec le sel, le sucre et la poudre à pâte.

II. Séparer les œufs, battre les jaunes et les ajouter au lait.

III. Ajouter les liquides aux ingrédients secs.

IV. Ajouter le beurre fondu et incorporer les blancs d'œufs bien montés.

MÉTHODE POUR FRIRE. — Graisser le gril ou la poêle avec du saindoux ou encore avec un morceau de lard salé. Faire frire dès que le mélange est prêt. Servir immédiatement avec du beurre, du sirop ou du sucre.

LES CRÊPES. — Verser le mélange par cuillerées à table dans la poêle ; retourner dès qu'elle brunit et peut se détacher. Cuire sur les deux côtés et glisser sur une assiette.

LES GAUFRES. — Mettre une cuillerée à table près du centre et dans chaque division du gaufrier ; couvrir et le mélange se répandra dans le gaufrier. Tourner et faire brunir.

Remarques. — Si vous faites vos crêpes au lait doux, remplacer le soda par 2 cuillerées à table de poudre à pâte et ajouter une cuilletée à table de beurre fondu en omettant le sucre. Une cuillerée à thé ou à table de sucre, par tasse de farine, donne du goût à la pâte, la rend plus moelleuse. L'addition de beurre ou de graisse dans la proportion d'une cuillerée à table par tasse de farine rend la pâte plus tendre. Cet ingrédient s'ajoute fondu et doit être mélangé en dernier dans la pâte. La quantité de lait diminue par l'augmentation des œufs qui comptent comme liquide dans la pâte.

(La cuisine à l'école primaire).

Chasse et pêche du crocodile

Les crocodiles foisonnent encore dans les fleuves et les rivières de l'Afrique, aussi les indigènes leur font-ils une chasse sans merci.

Ont-ils aperçu un crocodile endormi sur la rive, ils s'en approchent doucement pour ne pas le réveiller et lui portent un coup de couteau dans la gorge, au-dessous des os de la tête et des oreilles, le perçant presque de part en part. A ce moment, le danger peut être grand, car la bête, même blessée, à mort, peut, d'un mouvement brusque de sa queue, jeter son adversaire sur le sol et le happer dans ses mâchoires. Mais les nègres se livrent rarement à genre de chasse quand ils sont seuls. A deux, le danger est moindre, car l'un des chasseurs enveloppe la gueule du monstre avec un pagne pour l'empêcher de mordre, tandis que l'autre, poursuivant son attaque, coupe la tête de la bête et la sépare du tronc.

D'autres fois, la ruse et les pièges remplacent l'attaque de vive force.

Le long du Nil, on creuse, sur les traces de l'animal, une fosse profonde que l'on couvre de branchages et de terre. On effraye ensuite à grands cris le crocodile qui, reprenant pour aller au fleuve le chemin qu'il avait suivi pour s'en écarter, passe sur la fosse, y tombe et est assommé. On attache encore à un gros arbre une forte corde dont l'autre extrémité, garnie d'un crochet retient aussi un agneau. Les cris de l'animal bêlant attirent le crocodile qui, en voulant enlever cet appât, se prend au crochet, comme un vulgaire goujon.

C'est aussi à la ligne que les Siamois aiment à pêcher le crocodile. Ils se servent d'un canard vivant sous le ventre duquel ils attachent une pièce de bois assez grosse et pointue des deux bouts. Comme cet espèce d'hameçon risquerait d'entraîner le canard, ils le soutiennent par des flotteurs de bambous. Naturellement, la corde qui retient canard et hameçon est solidement amarrée soit au rivage, soit sur une barque. Le canard, lancé au milieu de la rivière, crie et se débat pour se dégager de la pièce de bois qui le gêne. Le crocodile, attiré par l'aubaine, plonge pour aller saisir par en-dessous la proie offerte et se prend lui-même à l'hameçon qui s'arrête en travers dans son gosier.

Au tiraillement de la corde et à l'agitation du bambou, on s'aperçoit que l'animal est pris, et l'on amène la bête à fleur d'eau, malgré les efforts qu'elle fait pour se débarrasser. Les pêcheurs lui lancent aussitôt des harpons, puis tirent à terre, où ils achèvent de le tuer à coups de hache.

Patrons de broderie, marque
"GORCY"



259—417—435—475—Chemises de nuit, forme kimono. Patron à tracer, 20 cts. Décalquable au fer chaud, 30 cts chacune. Etampée sur coton fini toile blanc ou nansouk rose, bleu, paille, \$1.98 chacune. Coton à broder C. B., 40 cts.

Service de Patrons de Broderie

"L'APÔTRE" 103, rue Sainte-Anne, QUÉBEC

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUILLET

CHARADE

Bord — eaux — Bordeaux.

ENIGME

Clou.

MÉTAGRAME

Jour — Four — Cour — Tour — Pour.

MATHÉMATIQUES

	1
	1
	1
	11
	—
Total.....	14

RÉBUS NO 64

Si tu aimes le beau, tu aimeras aussi le bien.
Mot à mot : Scie tue M. — LE beau — TU — M rat — O scie LE — Bien.

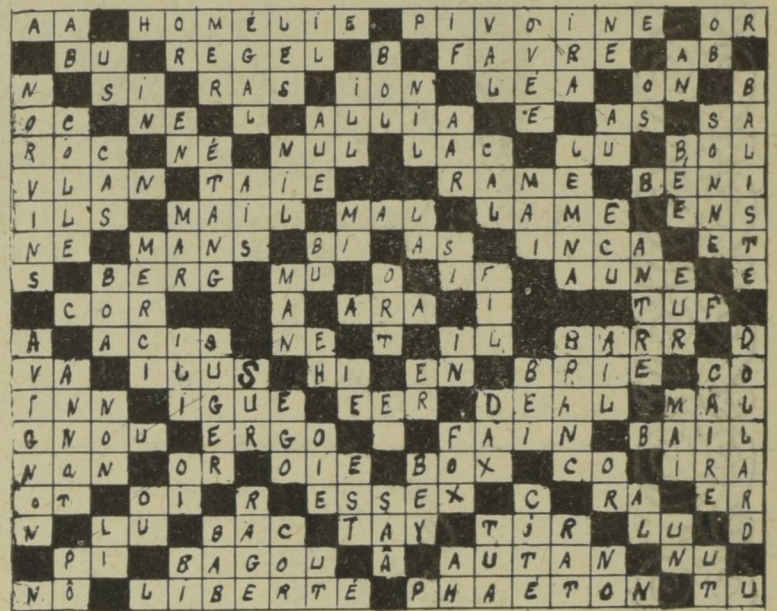
Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Marie-Adèle Lebel, Hospice St-Joseph de la Délivrance, Lévis ; Mme Philippe Major, 315, Hickary Rd, Ford City, Ont. ; Abbé Lucien Leclerc, Sanatorium, Lac Édouard ; Mlle Cécile Lord, Carbonneau, Champlain ; L'Hôpital Civique, près Québec ; Mme Dr J.-A. Couillard, Sanatorium, Lac Édouard.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mme V.-J. Rochefort, 616, Ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlle Cécile Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mme A.-L. Dumas, 409, rue Kelly, Manchester, N. H. ; Mlle Clara Duval, 222, rue Laval, Manchester, N. H. ; Mme H.-A. Saint-Pierre, 8, rue Harris,

Springvale, Me. ; Abbé A. Desjardins, Alfred, Ont ; Mlles Fernande Dupuis et Juliette Paradis, Couvent de Plessisville.

Mlle Lachapelle nous a aussi envoyé la solution du casse-tête.

Out gagné les prix : Mlle Lachapelle et Mme Rochefort.



SOLUTION DU CASSE-TÊTE DU MOIS DERNIER.

Envoi de Mlle Jeanne L'Heureux, Château-Richer.

JEUX D'ESPRIT No 75

DEVINETTES

- 1° Quel est le légume qu'on rencontre en quantité chez les opticiens ?
- 2° Pourquoi les Juifs furent-ils en France les plus chauds partisans de la Révolution ?

RÉBUS GRAPHIQUE

O O O O O O O O O O O O O O O O



LOGOGRIPE

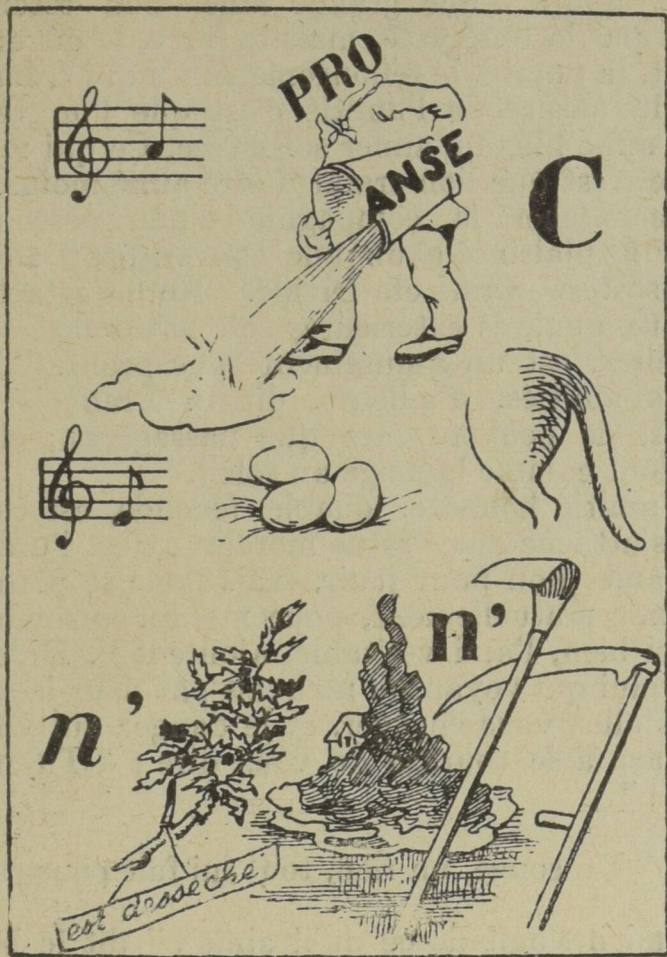
Avec une tête, je suis dans ton jardin, dans ta demeure ;

Avec une autre tête, je suis dans tes yeux, dans la douleur, comme dans la joie.

QUESTION LITTÉRAIRE

De qui est le vers suivant, et où se trouve-t-il ?
L'esprit qu'on veut avoir gâté celui qu'on a.

RÉBUS NO 65



LES LIVRES

LES VERTUS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, D'après l'Évangile. Par l'abbé L. Deyrieux, aumônier. — Un volume in-8 de X-170 pages. Broché, 5 fr. 60 franco. Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Comme le dit l'auteur, un des buts de l'Incarnation a été d'offrir aux hommes un idéal de perfection, mais un idéal réalisé, vivant et concret, que chacun pût contempler, admirer et essayer d'imiter. Cet idéal c'est évidemment Jésus-Christ lui-même, et l'on peut généraliser ce qu'il disait à ses apôtres après leur avoir lavé les pieds : Je vous ai donné l'exemple afin que ce que j'ai fait, vous aussi vous le fassiez à votre tour.

Or, où trouver cet exemple vivant et concret ? Fidèle à sa méthode, c'est à l'Évangile que l'auteur nous renvoie. Nos lecteurs connaissent par *La Sagesse selon l'Évangile*, édité naguère par la maison Aubanel frères, le talent et l'à-propos avec lesquels M. l'abbé Deyrieux sait, pour notre plus grand profit, extraire de ce livre incomparable tout ce qu'il renferme de doctrine solide, d'exemples convaincants et de piété saine et vigoureuse. L'Évangile, c'est non seulement l'enseignement du Christ, c'est surtout sa vie en action ; et comme l'exemple entraîne plus que la parole, c'est en mettant sous nos yeux le récit des faits et le développement de la conduite du divin Maître dans telle ou telle circonstance, que nous saurons à notre tour ce que nous devons faire dans les mêmes conditions. Le procédé paraît simple ; sans doute, mais encore faut-il qu'on sache lire dans les événements les intentions providentielles, qu'on sache aussi s'appliquer à soi-même les leçons que comporte l'exemple de Jésus. Il y a dans cette étude un travail d'adaptation et d'attribution qu'il n'est pas donné à tous d'accomplir avec facilité ; il y a à découvrir des affinités d'états d'âme, des similitudes de situation qui n'apparaissent pas toujours à première vue entre le Christ et nous. Et ce livre est ici un excellent guide, parce que celui qui l'a écrit possède son Évangile d'une façon parfaite et qu'il est habitué à le méditer. Et il en extrait pour nous avec abon-

dance tous les enseignements qu'il comporte, il nous distribue le pain de cette nourriture substantielle par fragments et nous n'avons que la peine de nous l'assimiler. Par l'abondance et l'à-propos de ses considérations, cet ouvrage, écrit avec piété et amour, est appelé à produire le plus grand bien dans les âmes.

LE MONDE TROMPÉ OU ERREURS MODERNES. Par le R. P. Ehrhard. Un volume in-18 de 492 pages. Broché, 8 fr. 75. Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Depuis deux siècles la philosophie qui a les préférences du monde intellectuel n'a fait que démolir ; le doute de Descartes, les négations de Voltaire et des Encyclopédistes, le système idéaliste de Berkeley, sceptique de Hume, panthéiste de Hegel, purement subjectif de Kant, agnostique de Spencer, déterministe de Comte, pour ne citer que les principaux, sont les épaves lamentables auxquelles cherche à se raccrocher la raison humaine qui bon gré mal gré sent bien qu'elle sombre depuis qu'on lui a enlevé la boussole qui seule était capable de la maintenir dans la bonne voie et de la mener à son terme. En tout, c'est le désarroi complet de la pensée ; qu'il s'agisse de Dieu, de l'âme, des esprits, des principes de la raison, de la certitude de la métaphysique, de la psychologie, de la morale, du droit, partout, c'est l'anarchie de la pensée, le scepticisme, l'affirmation du doute et la négation ; que si l'on passe aux considérations de l'ordre surnaturel, à Jésus-Christ, à l'Église, à la fin de l'homme, c'est l'incrédulité, la sottise suffisante qui ne peut que nier, puisque même dans l'ordre purement naturel il n'y a plus aucune certitude et que nous n'évoluons qu'au sein du phénomène et du relatif. Le mal est grand parce qu'il a sa racine dans l'intelligence. Que peut-on espérer quand on a affaire à des idées faussées ? Il est évident que ce qui importe tout avant c'est de chercher à les redresser. C'est le but de cet ouvrage. " Nous voulons, dit l'auteur, ouvrir les yeux de tant d'hommes trompés par les apparences et les faux biens et remplacer leurs creuses théories par l'unique science vraie et solide dans l'ordre naturel et surnaturel, inséparables en cette Providence.

... Nous avons donc parcouru les diverses matières philosophiques, morales et religieuses, en exposant dans chacune les principales erreurs qui constituent comme le fond de la pensée du monde moderne radicalement trompé.

Très clairement développé, saisissable à tous, parfaitement au courant des théories les plus récentes, cet ouvrage s'adresse aussi bien aux initiés qu'à tous ceux qui, sans être proprement philosophes, veulent réfléchir et se rendre compte de la valeur de leurs opinions.

DIEU ET SES INFINIES PERFECTIONS, d'après la sainte Écriture, les Docteurs de l'Église et les Saints. Un volume in 8 couronne de XII-300 pages. Broché, 10 fr. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Tout chrétien, dit l'auteur, doit s'efforcer non seulement de bien connaître le bon Dieu et de bien l'aimer, mais encore de bien le faire connaître et aimer. Malheureusement beaucoup oublient ce devoir essentiel, et ce mal irréparable vient, ajoute-t-il, du manque de réflexion. Assurément si l'on avait de Dieu une haute idée, la vie pratique de chaque homme s'en ressentirait. Mais où trouver cette haute idée d'un Être de lui-même inaccessible ? La chose n'est pas impossible puisque cet Être inaccessible pour nous a parlé et s'est quelque en sorte abaissé à notre niveau. Et c'est pourquoi, sans se perdre dans les méandres capricieux des philosophies humaines, l'auteur va droit au but et il demande à Dieu lui-même ce que nous devons penser de lui. Or, la réponse est aisée : elle se trouve consignée dans cet admirable livre qu'on appelle l'Écriture sainte. Là, pas un attribut de la Divinité qui n'ait été consigné, développé avec science, exalté avec amour ; c'est la théologie la plus vaste, la plus documentée qu'on puisse imaginer, une source inépuisable à la fois de renseignements et de sentiments tels que doivent être ceux que légitimement nous pouvons demander. Mais l'Écriture a parfois besoin d'interprétation, et avec sagesse l'auteur ne

va demander cette interprétation qu'à la seule autorité qualifiée pour la donner : l'Église représentée ici par ses Docteurs et par ses Saints. Ainsi, dans ce livre, l'homme parle le moins qu'il peut, et quand il parle c'est inspiré par la Science de l'Esprit Saint ou mû par ces confidences et ces lumières que Dieu lui-même communique à ceux qui sont ses élus et ses amis de prédilection.

On conçoit dès lors toute la valeur que peut posséder un ouvrage basé sur ces principes et conçu d'après une idée aussi élevée en même temps qu'aussi exacte. D'une doctrine on ne peut plus orthodoxe, il est écrit avec cette simplicité qui est de mise lorsqu'on veut atteindre la généralité des fidèles, et il ne donne que des enseignements solides qui à leur tour ne peuvent engendrer qu'une solide piété.

A LA TERRE

C'est pour te faire aimer, terre, comme je t'aime
Que j'ai chanté ton impérissable beauté,
Les neiges de l'hiver, les rayons de l'été,
Et que j'ai mis dans ces vers le meilleur de moi-même.

Honte à qui te méprise, et qu'il soit anathème
Celui-là qui te fuit, terre, pour la cité,
Et qui préfère à la salubre liberté
Du terrien le collier d'or du citadin blême.

Et vous qui l'arrosez de vos mâles sueurs,
Attachez-vous de plus en plus, ô laboureurs,
A la glèbe féconde aux sèves éternelles.

Vivez indépendants sur le sol des aïeux ;
Et quand vous serez las, et quand vous serez vieux,
Endormez-vous dans ses entrailles maternelles

Arsène VERMÉNOUZE.

L'amitié

IL n'est rien ici-bas, de plus doux, de plus consolant, de meilleur que l'amitié. Heureux qui a trouvé l'ami vrai, "l'autre soi-même" ! Il n'est plus seul sur la terre, et Dieu a dit : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul !"

"Ceux qui vivent dans le monde où il y a tant de mauvais pas à franchir, dit S. François de Sales, sont semblables aux voyageurs qui dans les chemins difficiles, rudes ou glissants, ont besoin de se tenir les uns aux autres pour ne pas tomber et marcher avec plus de sûreté."

L'amitié est une joie et un soutien : Elle multiplie le bonheur par le partage ; elle allège le fardeau des peines qu'elle met en commun.

L'amitié n'habite qu'un cœur loyal et généreux, un cœur élevé et oublieux de lui-même. "Un ami, dit le P. Didon, c'est un être qui ne vous demande rien et qui est prêt à tout vous donner. C'est un terre-neuve qui se jette à l'eau pour vous repêcher, un chien qui saute à la gorge de ceux qui vous attaquent. Un ami c'est un cœur large qui oublie et qui pardonne. Un ami c'est un être qui se compromet pour vous servir." Point d'amitié, dès lors, sans humilité et sans abnégation !

L'amitié est une chose rare et divine, c'est le signe assuré d'une grande âme. Son essence n'est pas la tendresse, mais la force, le dévouement, la pureté, le renoncement. Ce qui trompe sur la nature de l'amitié c'est que l'on veut être aimé plus qu'aimer soi-même. Ce qui rend lâche c'est que l'on craint d'être aimé moins.

Rechercher la compagnie d'une personne pour le plaisir d'avoir une conversation affectueuse est vain et frivole. Ne s'attacher qu'aux qualités extérieures soit naturelles, soit acquises, est un amusement sans profit. "De telles amitiés, d'ailleurs, dit S. François de Sales, ne peuvent être que passagères ; elles fondent comme la neige au soleil."

L'amitié honnête, louable, féconde, est celle qui s'attache aux vertus morales ; c'est l'union des âmes non pour jouir, mais pour se perfectionner mutuellement, pour monter ensemble. Aussi bien, l'ami véritable, ajoute le P. Didon, est celui qui voyant le mauvais pas dans lequel vous allez vous engager, et le danger qui vous menace a le courage de vous dire : "Tu fais mal !"

"Un songe, un rien, tout lui fait peur

Quand il s'agit de ce qu'il aime !" dit le bon La Fontaine dans sa charmante fable : "Les deux amis." — Ce qui fait peur à l'âme qui aime d'une façon parfaite, ce qu'elle redoute par dessus tout c'est de voir s'amoinrir, s'abaisser celui ou celle qui est l'objet de son affection. Elle supporte avec douceur ses imperfections et l'aide à se défaire de ses défauts mais n'accepte point le mal.

L'amitié vraie ne subsiste point sans la vertu. Jeunes âmes, avides d'affection, et si ardemment désireuses de trouver l'âme sœur, veillez sur vos relations, sur vos fréquentations, prenez garde que sous de vaines apparences, sous le couvert de nobles sentiments, de faux amis ne vous perdent. Ayez assez de clairvoyance ! Vous reconnaîtrez la bonne amitié à ses fruits : Sortez-vous d'un entretien intime, meilleure, plus attachée à votre fonction, plus désireuse de faire le bien, plus humble, plus détachée de vous-même : Recherchez de telles conversations !

Revenez-vous à votre tâche, au contraire, moins enthousiaste, la tête enfiévrée, le cœur plein de désirs vains et portée au laisser-aller, à la mollesse, ou à la rancune, à la malveillance, faites attention et précautionnez-vous. Votre soi-disant ami est un pire ennemi qui vous infiltre doucereusement le poison. Peut-être direz-vous : "Mon amie est chrétienne et pratiquante, je puis avoir confiance. Assurez-vous que sa piété est véritable. La religion ne consiste pas uniquement en un rite qui s'accomplit à l'église ; c'est un souffle de sainteté qui pénètre la vie entière. Elle est au plus

profond du cœur et se traduit au dehors par l'amour du devoir, la charité, le dévouement, la modestie, la pureté...

Si la dévotion, l'amour de Dieu, le désir de la perfection sont l'objet de la mutuelle communication entre deux âmes — et c'est là l'amitié par excellence, l'amitié idéale — oh que cette amitié sera précieuse ! C'est l'amitié sainte qui n'a pour but que la gloire de Dieu, dont toute l'ambition est pour Dieu, qui conduit à lui et subsistera éternellement en lui. Toutes les autres amitiés n'en sont que l'ombre. Elle est l'image de la bienheureuse union des âmes que l'on goûtera dans le ciel. Recherchons de telles amitiés et rendons-nous-en dignes, Dieu les accorde aux âmes, pour embellir leur sentier, et hâter leurs pas vers ce but durable et céleste qu'il propose à ses élus. L'âge ne saurait les affaiblir, car l'âme n'a point d'âge. Bien au contraire le temps confirme l'affection, la confiance mutuelle, et c'est à mesure qu'on monte vers Dieu qu'on sent le bonheur de s'aimer.

MARIE-ANGÈLE.

(Aux Davidées.)

Tél. 2-6636

BOULANGERIE MODÈLE

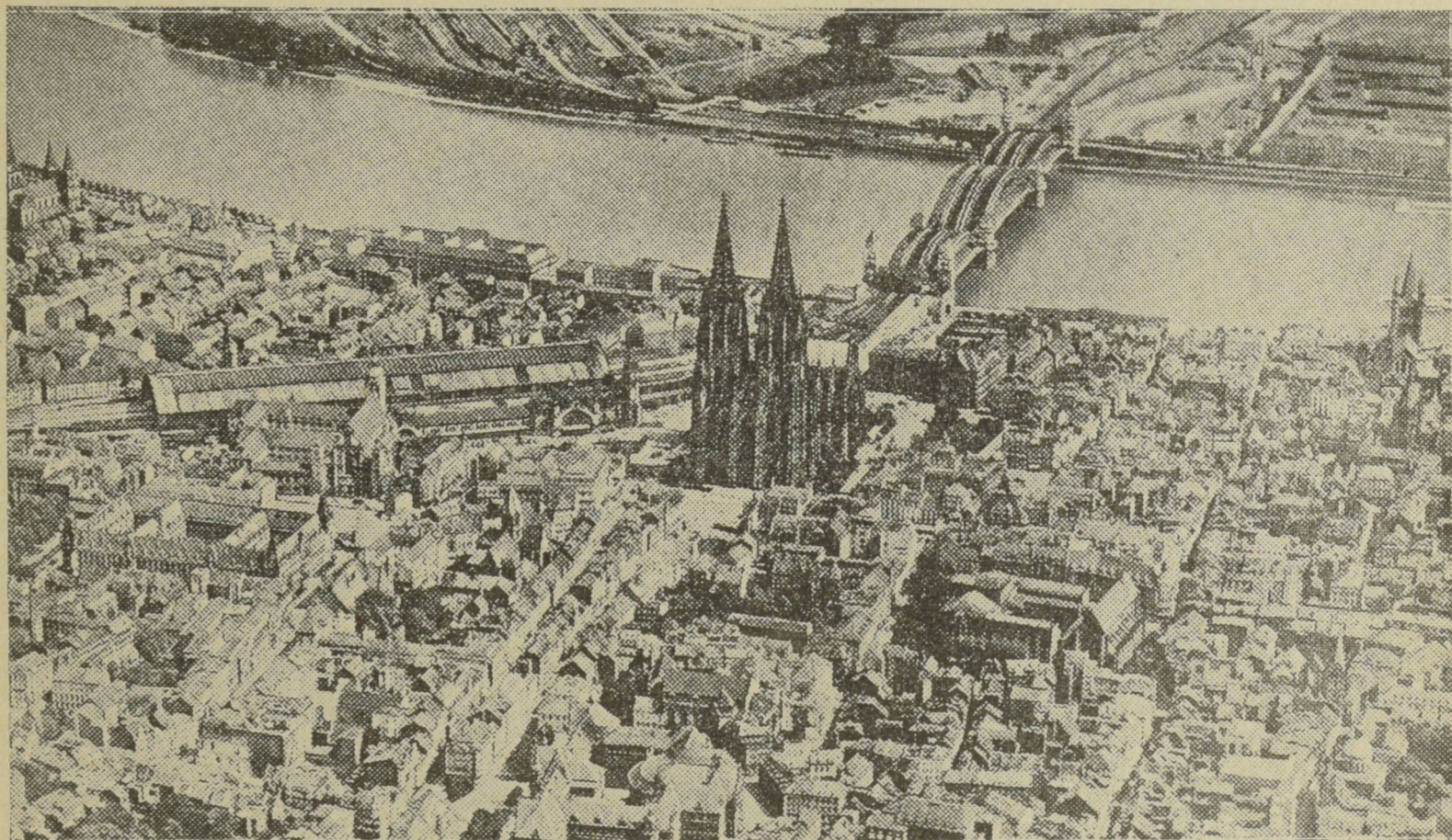
Hethrington

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc.

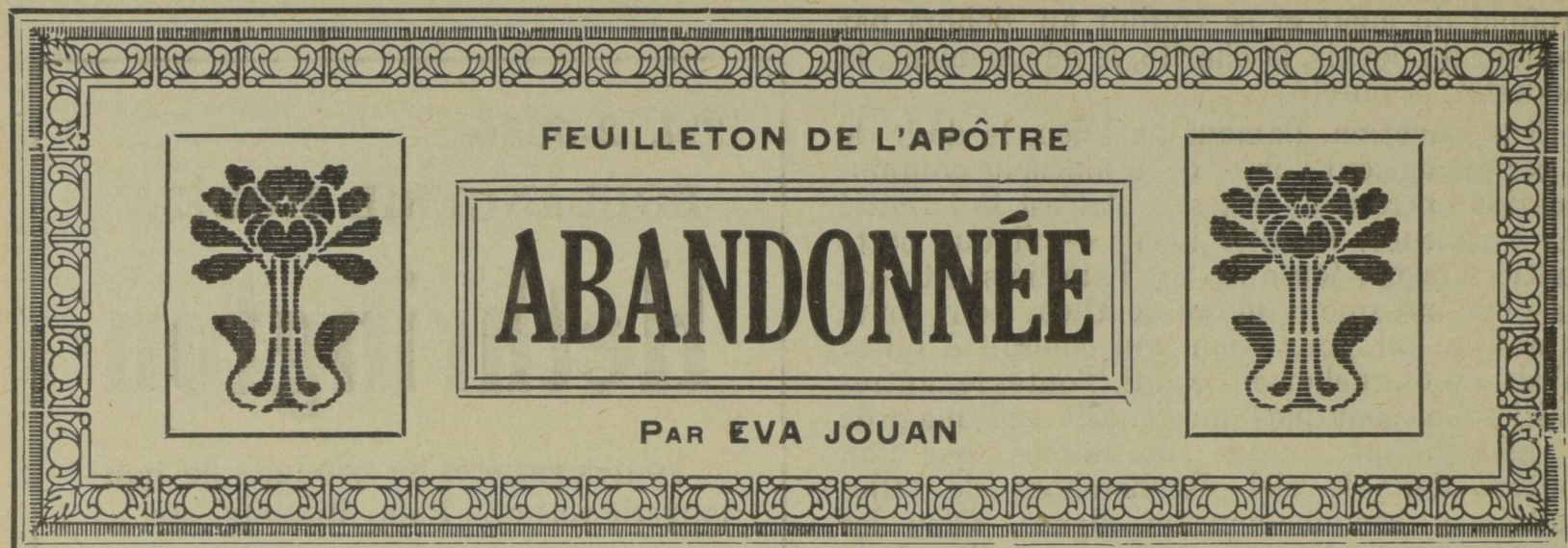
Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODA"

364, rue St-Jean, QUEBEC



VUE AÉRIENNE DE COLOGNE



12

CHAPITRE VII (*suite*)

ENTRE LA MORTE ET LA VIVANTE

Le mois de mai était dans toute sa splendeur. Des bouquets d'aubépines neigeuses, comme un hommage à la Vierge bénie honorée chaque soir, s'élevaient sur tous les chemins, au bord des sources, au pied des croix ; des ombellifères, des marguerites, si sveltes et si blanches, constellaient les herbes fines des prairies, et la brise y passait folle et tiède, pour s'envoler en chantant jusqu'à la cime des grands arbres.

L'encens des fleurs ne montait pas seul vers le ciel splendidement drapé d'azur, comme si la Reine des reines y avait étendu son manteau ; la cantilène des alouettes, le gazouillis des hirondelles, le sifflet des merles et des bouvreuils, la chanson harmonieuse des rouges-gorges s'y mêlaient, triomphal hosanna.

Et bientôt, à travers cette nature en fête, les blanches théories des fillettes, celles plus sombres des garçonnetts prendraient le chemin de l'église qui, parée et illuminée, les attendait pour le banquet mystique.

Le moment heureux entre tous était arrivé.

Depuis deux jours, Mlles de Montscorff, aidées par Alice, Yvonne et quelques jeunes filles, s'étaient ingénérées pour orner le temple de verdure et de fleurs. Les plantes les plus rares et les plus parfumées ornaient l'autel ; les guirlandes de buis se suspendaient en festons le long des murs, retenant des cartouches et des oriflammes où les saintes initiales s'entrelaçaient ; de tous les angles s'élevaient des palmiers, des aralias, des dracœnas, des araucacias d'une splendeur qui indiquait les soins dont ils étaient entourés dans les serres du château. Et la Vierge rayonnait aussi, toute blanche, sur son trône de fleurs.

Mireille, ainsi qu'un petit papillon capricieux, allait d'un groupe à l'autre, tendant les épingles, les fleurs et les lianes, joyeuse de s'employer à faire bien belle la chapelle où elle allait avoir le bonheur de recevoir son Dieu. Et lorsque tout fut terminé elle s'écria ravie :

— Pas une église ne sera aussi splendide que la nôtre, pas une !

— Tu exagères un peu, petite fille, lui répondit Paule en souriant. Nous n'avons pu, hélas ! donner à notre modeste église les ornements qui lui manquent.

— Mais nous l'avons, au contraire, parée de tout ce qu'il y a de beau au monde, les fleurs. Les œuvres des hommes pourront-elles jamais rivaliser avec celles de Dieu !

L'air grave de l'enfant, la profondeur de ses paroles les surprirent tous.

L'abbé Doltan, qui était toujours le pasteur aimé et respecté de Cléguer, murmura en regardant Mireille, qui, les yeux toujours extasiés, continuait à admirer du parvis à la voûte.

— Elle a raison ! Les plus grandes merveilles des maîtres ne vaudront pas le moindre brin d'herbe où la rosée scintille.

Et, frappant paternellement sur la joue rosée de sa petite élève en catéchisme :

— Vous êtes bien digne de vous approcher de Dieu, Mireille, vous qui comprenez si bien la grandeur de son œuvre.

Et le lendemain, quand Mireille de Peilrac entra dans l'église entourée de son père et de leurs amis, elle avait vraiment l'air d'une petite sainte dans sa toilette diaphane, au long voile retenant une couronne de roses immaculées.

Le rayonnement de ses grands yeux noirs l'illuminait ; elle ne semblait plus appartenir à la terre ; seul, l'éblouissement du mystère sublime qui se préparait l'enveloppait toute.

Lorsqu'elle s'avança vers l'autel aux sons de l'orgue qui exaltait ce bonheur immense dans un splendide cantique, chant d'amour et d'humilité vers un Dieu qui veut bien s'abaisser jusqu'à nous, de douces larmes qu'elle ne pouvait retenir roulaient comme des perles de reconnaissance de ses yeux étincelants.

Et la voix de Paule s'élevait encore, célébrant la bonté et la grandeur du Seigneur :

Le ciel a visité la terre !
 Mon bien-aimé repose en moi.
 Du saint amour c'est le mystère ;
 O mon âme ! adore et tais-toi !

Dans l'âme endolorie de la chanteuse descendait peu à peu la paix, la divine paix que Dieu accorde

à ceux qui ne l'ont jamais oublié. Déjà la religion l'avait consolée ; cette fois encore où la souffrance allait être son lot, elle aurait toujours pour guides les trois vertus symboliques : la foi, la charité et la céleste espérance.

Le comte, tout entier sous l'exquise sensation du bonheur de sa fille, s'absorbait dans des pensées au-dessus de la terre en attendant de se joindre à elle dans la Communion. Sa mère n'était plus là pour l'y accompagner, c'était à lui, le père, que revenait ce pieux souvenir. Et sa belle tête brune humblement inclinée devant la Majesté suprême, il se mêla à la foule qui suivait les enfants à la Table Sainte.

Mlles de Montscorff, Mme Kerlan, Alice et Yvonne avaient aussi voulu s'unir à la chère aimée en ce grand acte qui commence vraiment la vie.

Les cérémonies achevées, la petite fille les rejoignit, le front radieux, ayant pour tous des caresses et des paroles tendres. Mais c'était vers son père et Paule que tout son cœur aimant se portait ; elle se suspendait à leurs bras, les réunissant parfois dans la douceur expansive de ses étreintes.

Et la jeune femme n'en semblait nullement embarrassée ; elle planait encore en esprit dans les sphères radieuses où son âme de croyante avait trouvé la consolation. Aussi souriait-elle, pleinement joyeuse, puisque Mireille l'était.

Le soir les réunit au château des Magnolias où avait lieu le dîner de fête que chaque famille riche ou pauvre désire, afin d'entourer l'enfant de tous ceux qu'il affectionne en ce jour grand entre tous.

Chaque communiant indigent avait reçu une large part des mets savoureux, et des friandises dont la table allait être couverte. Du reste, Mireille avait pourvu à bien des toilettes, qui sans elle auraient même manqué du nécessaire. Comme la cérémonie de son baptême, celle de sa Communion devait débiter par la charité.

Cette question du repas avait été discutée quelque temps à l'avance. Le comte voulait d'abord qu'il se fit chez lui, mais devant une certaine tristesse qu'il lut sur le visage si ouvert de Paule il s'inclina en disant :

— Si vous jugez bon de nous recevoir chez vous, Mesdemoiselles, nous l'accepterons volontiers.

— Cela serait plus raisonnable, comte, lui avait répondu Mlle Irène. M. le curé pourrait y assister, ainsi que notre jeune amie Alice, Cléguer étant très près du château.

Et devant une table somptueusement servie, où les cristaux et l'argenterie massive des grands jours étincelaient parmi les fleurs, ils se placèrent tous autour de la petite élue du Seigneur qui rayonnait entre Paule et son père.

La famille Kerlan était aussi venue prouver son affection et sa reconnaissance à l'enfant dont la petite main s'était ouverte si généreusement pour elle. Louise avait été mise à la droite du comte.

Marie et Louis n'avaient plus de paroles pour témoigner leur admiration à leur petite amie, qui avait gardé sa blanche toilette. Elle était vraiment délicieuse dans cette virgine mousseline, sous ces roses

si parfaitement imitées qui, dégagées du voile, se mêlaient à ses boucles d'un brun doré.

— Est-ce que tu auras toujours une robe longue à présent, Mireille ? osa demander la petite fille.

— Oh ! non, répondit la fillette. C'est ma toilette de cérémonie, vois-tu ; mais demain je reprendrai ma jupe courte.

— Tant mieux ! s'écria Marie comme soulagée. Sans cela, comment aurais-tu fait pour jouer avec nous à *chat-perché* ?

Cette naïve repartie fit rire.

Et cependant le front de Paule s'assombrit encore. Hélas ! dans quelques jours Mireille ne serait plus là pour courir avec sa compagne sur la pelouse !

Roger s'aperçut de cette mélancolie subite, mais il savait aujourd'hui que d'un mot il allait la faire disparaître. Quelle joie il aurait bientôt de prendre sa fille, de la placer entre les bras de la jeune femme en lui disant :

— Soyez vraiment sa mère, et laissez-moi aussi vous témoigner à toutes les deux l'affection profonde qui remplit mon cœur.

— Il me manque encore un ami, ce soir, s'écria soudain Mireille.

— Le bon docteur, n'est-ce pas ? dit Mlle Irène qui présidait en face d'elle, ayant à sa droite leur dévoué pasteur, et M. Kerlan à sa gauche, Il n'a pu venir, à son grand regret, mais il compte bien nous donner toute sa journée dimanche.

— Alors, ce sera encore jour de fête pour tous, dis, papa ?

— Oui, ma chérie ! Cette fois, c'est à Pont-Scorff que nous nous réunirons, et ta joie n'aura pas un nuage : je te le jure !

Que signifiaient ces paroles ? Le comte semblait les jeter à tous, le visage transfiguré.

Un pressentiment joyeux anima cette assemblée amie, et la fin du dîner s'en ressentit. Plus de contrainte, une douce et saine gaieté qui mit en effet une joie dans chaque regard.

En prenant congé de Mlle Irène, l'abbé Doltan lui murmura :

— Votre Paule touche au port du bonheur, chère Mademoiselle ! Dieu a conduit vers elle la colombe de l'arche : bénissons son saint nom.

CHAPITRE VIII

LA FLEUR D'AMOUR

Moins perspicace que le bon abbé habitué à lire depuis tant d'années dans les âmes les plus fermées, Paule n'avait pu renaître à l'espoir après ces paroles mystérieuses dites par le comte la veille.

Et c'est pourquoi, après une nuit un peu fiévreuse, le matin la trouvait encore perplexe.

M. de Peilrac voulait-il passer l'été en Bretagne, ou désirait-il s'y fixer ? C'était la seule solution qu'elle avait trouvée au problème posé devant elle.

Elle n'avait pas voulu comprendre les regards plus tendres de Roger, la douceur de sa voix quand il lui parlait.

— Reconnaissance pour les soins donnés à sa fille, se disait-elle.

Cette perspective de garder Mireille l'enchantait, mais aussi la jetait dans un grand trouble. Comment fermer la blessure de son cœur si celui qui l'avait faite demeurait toujours à ses côtés ? Par l'absence, elle aurait pu se cicatriser, après bien des souffrances sans doute, mais auxquelles Paule se résignait. En serait-il ainsi maintenant qu'elle le verrait à toute heure ?

Et, de nouveau, un cercle de fer comprimait son front.

Aussi, lorsque sa sœur lui demanda si elle voulait l'accompagner à Lorient où elle se rendait pour des achats, déclina-t-elle l'invitation, sous le prétexte d'un travail à terminer.

Sans faire d'observations, Mlle Irène partit, se-reine, avec Mireille et sa gouvernante. La confiance de l'abbé Doltan régnait en elle ; moins prévenue que Paule, elle avait pu librement observer et juger. Or, d'après son intime conviction, le comte aimait sa famille, et, en mère tendre, elle s'en réjouissait.

Un seul point noir à cet horizon qu'elle voyait si rose : le départ de sa sœur. Mais comme tous les dévoués, elle s'efforçait de n'y pas songer, voyant avant tout la félicité de Paule.

La jeune femme s'installa, en effet, dans le petit salon pour achever le grand col qu'elle brodait à Mireille. C'était un superbe dessin Renaissance qu'elle avait formé à l'aide de fins lacets reliés par des points à jour.

Ce travail ne put la retenir longtemps, il ne l'absorbait pas assez ; les pensées sombres affluaient en son cerveau.

Elle se rejeta sur la musique et se plaça devant la piano. Mais sonates et concertos ne firent que l'attendrir. Quant au chant, elle ne l'essaya même pas, sachant bien que les pleurs jailliraient dès la première parole, et elle ne voulait pas les laisser couler.

— Faisons une promenade, se dit-elle, avec un sourire résigné.

Elle prit sa grande ombrelle et s'enfonça sous les ombrages du parc. Instinctivement attirée par les souvenirs du passé que sa tristesse présente amenait tout naturellement à son esprit, elle passa encore ce petit pont jeté sur le Scorff, et pénétra dans l'enceinte du château détruit.

Elle s'assit à sa place accoutumée, sous le chêne aux feuilles dentelées, d'un vert tendre. Un rouge-gorge placé à l'extrémité d'une branche y chantait éperdument. De frêles anémones d'or, des pâquerettes rosées rissonnaient à ses pieds à demi cachés dans l'herbe déjà haute.

L'heure était délicieuse sous ces rameaux qui tamisaient les rayons ardents du soleil de l'après-midi. En tout autre moment. Paule en aurait goûté le charme, mais cette idée du mystère était trop tenace en elle. Car une autre préoccupation en avait surgi.

Si M. de Peilrac continuait à résider à Pont-Scorff quelles conversations malicieuses cette présence si près des Magnolias n'alimenterait-elle pas ?

Paule savait que l'on s'était déjà occupé du comte et d'elle dans leur entourage.

Un matin qu'elle s'était rendue au moulin afin d'y apporter un remède pour le petit Jean qu'un mal de gorge retenait au lit, la mère de l'enfant lui avait parlé très nettement de son mariage prochain avec le père de Mireille.

— Ah ! notre demoiselle, combien j'en serais heureuse ! avait-elle ajouté. Vous êtes si seules, si isolées aux Magnolias ! Puis M. le comte est beau, riche, et enfin vous aimez sa fille quasiment comme la vôtre.

Paule, atterrée, avait laissé Catherine parler sans avoir la force de l'interrompre.

— Qui vous a raconté cette belle histoire ? lui demanda-t-elle enfin.

— On ne causait chez le buraliste de Cléguer, et on ajoutait que M. de Peilrac ne pouvait mieux faire ni vous non plus.

— Vous aurez l'obligeance de démentir ces faux bruits, Catherine ! M. de Peilrac partira très prochainement pour sa propriété de Bayonne, et moi je ne songe nullement à quitter ma sœur.

— Ah ! c'est bien dommage, Mademoiselle. C'était pourtant un bien beau mariage !

Malgré l'ennui d'une pareille découverte, Mlle de Montscorff avait eu un pâle sourire pour l'air désappointé de sa meunière.

Elle savait combien ces braves gens les aimaient et n'y trouvait qu'une preuve d'intérêt, non d'indiscrétion.

Mais à cette heure elle se voyait encore le point de mire des indifférents, des oisifs, des malveillants peut-être, et sa fierté en souffrait.

Pendant qu'elle se livrait à ces réflexions chagrines M. de Peilrac entra au château.

Lorsque Thérèse, la femme de chambre, lui eut dit que ces dames, hors Mlle Paule, étaient à Lorient, son visage eut une rapide contraction d'ennui. Il venait à Montscorff pour entretenir la jeune femme de ses projets, mais c'est du gracieux intermédiaire de Mireille qu'il comptait se servir. Il voulait la placer entre Paule et lui : aurait-elle pu le refuser ? C'eût été repousser en même temps cette enfant si chère.

Comme tous les cœurs qui aiment vraiment, Roger devenait timide ; il doutait maintenant de cette affection qu'il avait cru lire dans les yeux francs de Mlle de Montscorff.

Quand Thérèse ajouta que Mlle Paule se promenait dans le parc, un élan irrésistible le porta vers elle. Ayant entrevu sa robe blanche derrière les arbres, il se dirigea du côté des ruines du vieux château.

Absorbée dans ses méditations, la jeune femme ne l'entendit pas marcher sur l'herbe douce, et il put la contempler quelques instants, attendri et charmé.

Qu'elle était gracieuse en cette pose rêveuse ! Sa blonde tête s'auréolait d'un rayon et ses mains fines effeuillaient distraitemment quelques brins de clématite sauvage.

Ainsi profilée sur la verdure des vieux chênes, elle semblait une toute jeune fille se reposant tout simplement d'une course trop longue, sans songer à rien

Nul n'aurait pu dire qu'un océan de pensées se heurtaient sous ces cheveux d'or.

Le comte, redoutant d'être surpris dans cet admiratif espionnage, s'avança vivement, et son ombre se projetant en avant, Paule se tourna vers lui. Elle retint un cri de surprise, et une teinte rose lui monta aux joues. Comme elle se levait à demi, dans son embarras extrême :

— Ne vous dérangez pas, de grâce, Mademoiselle ! lui dit Roger. Je regrette de m'être présenté à vous aussi brusquement ; je vous ai effrayée ? . . .

— Nullement, Monsieur ! fit-elle, reprenant assez d'empire sur ses nerfs pour se dominer complètement.

Et c'est avec cette aisance que donne l'habitude du monde qu'elle continua :

— Mireille est à Lorient avec ma sœur et Yvonne. Je devais rester au château afin de terminer ce col brodé que je lui destine, et voyez comme je m'en occupe ! . . .

Elle riait doucement, en montrant ses dents, qui éclataient, si blanches, entre le corail de ses lèvres.

Le comte s'empessa de saisir l'occasion offerte sans le savoir.

— Oui, vous vous dites sans doute que l'époque fixée pour le départ étant arrivée, il devient imminent !

Les grands yeux qui resplendissaient sous ce rire comme deux fleurs se rembrunirent soudain.

Il vit cette émotion et d'une voix qu'une anxiété adoucissait encore :

— O Paule ! nous laisserez-vous partir ? . . .

Elle se releva d'un bond, et joignant ses doigts frêles, un rayonnement au front :

— Vous me la donneriez ? . . .

— Oui ! Car même avec elle, il me serait trop douloureux de vous quitter.

Elle chancela sous ce bonheur immense, imprévu.

Roger l'enlaça doucement, et l'asseyant sur les lierres, il prit place à son côté, en gardant sa main entre les siennes :

— La reconnaissance m'a de suite attiré vers vous, lui murmura-t-il : vous aviez tant fait pour Mireille ! Puis, peu à peu, mon cœur si malheureux se rattacha à l'existence, sans que je susse d'abord par quelle magie.

— N'aviez-vous pas Mireille ? fit-elle, un peu coquette.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas ma fille seule qui me mettait cette joie dans l'âme, c'est vous Paule, c'est votre charme exquis, votre inépuisable charité pour toutes les douleurs. Vous m'avez sauvé sans le savoir du vide affreux qui m'affolait : j'ai tant souffert ! . . .

Elle le caressa de son regard où riait tout l'azur du ciel.

— O bien-aimée ! . . . fit-il.

Ils restèrent quelques instants silencieux, les doigts unis, goûtant une plénitude de jouissances qui rachetaient bien des larmes.

— Je devrai donc quitter Irène ! dit soudain la jeune femme avec regret.

— Voulez-vous rester en Bretagne, amie ? Dites-le, vos désirs seront des ordres.

— Ne regretterez-vous pas votre pays natal ?

— Je vous répondrai comme Ruth : où vous serez résidera mon bonheur. Mais j'y pense, pourquoi ne rebâtirions-nous pas ce château de vos ancêtres ?

— Le rêve d'Irène ! s'écria-t-elle, ravie.

— Eh bien ! nous le réaliserons. Et nous jouirons ainsi doublement de la félicité revenue, puisque votre sœur la partagera.

— On ne saurait trop vous aimer ! . . . murmura-t-elle.

Les yeux du comte eurent un éclair de fierté. Il éleva la main qu'il tenait encore jusqu'à ses lèvres en disant aussi :

— On ne saurait trop vous chérir ! . . .

— Rentrons ! dit enfin Paule. Nos voyageuses doivent être revenues, et j'ai hâte de leur annoncer la bonne nouvelle.

— Mireille en éprouvera une joie délirante, répondit Roger ; elle redoutait tant le moment cruel de la séparation ! Elle a pour vous une tendresse égale à celle qu'elle me porte, et je n'en suis pas jaloux, ajouta-t-il en riant.

Il lui offrit son bras, et ils s'en revinrent lentement vers le château.

Comme en ce moment béni qui comblait ses vœux les plus ardents, Paule goûta pleinement l'ivresse de ce beau jour printanier ! Et combien des jours heureux se succéderaient pour elle dans le domaine aimé, entre tous ces êtres chers.

Quel élan de reconnaissance montait de son âme enivrée vers le ciel serein qui semblait partager cette allégresse ! Elle avait souffert, elle avait pleuré, mais vers sa foi qui, flambeau divin, ne s'était jamais éteinte, Dieu avait envoyé dès ce monde l'ineffable consolation.

Comme ils entraient dans le grand salon, la voiture s'arrêtait devant le perron.

Ils se penchèrent à la fenêtre afin d'en voir descendre les trois femmes.

En les trouvant réunis, une clarté dans les yeux, Mlle Irène devina le doux secret. Elle entra vivement dans le salon avec Mireille, pendant qu'Yvonne regagnait sa chambre.

— Embrasse celle qui va devenir vraiment ta mère, chérie ! s'écria le comte en poussant doucement sa fille vers la jeune femme.

— Maman ! . . .

Et avec un cri de triomphe, l'enfant se jeta dans les bras tendus.

— Vous voulez bien me la donner, n'est-ce pas ? demanda-t-il ensuite à la sœur aînée, qu'un attendrissement très naturel rendait silencieuse.

— Oui, mon cher comte ! Et malgré les tristesses de la séparation, je la verrai partir, confiante, à votre bras.

Alors, d'un élan fou, Paule se précipita vers elle.

— Tu ne me perdras pas, ô toi qui fus pour moi la mère la plus tendre, et les hautes tours de Montscorff se dresseront encore parmi les grands chênes.

Mlle Irène, tout exaltée, malgré sa force de caractère, tendit ses mains à Roger qui les baisa avec une respectueuse affection.

— Combien vous êtes digne d'être aimé ! s'exclama-t-elle.

Puis ils expliquèrent à Mireille ce qu'allait être leur vie désormais.

— Je vais donc aussi avoir un papa et une maman ! fit la petite fille, le regard irradié de lumière.

Ces mots, qui prouvaient combien elle avait souffert de sa situation douloureuse, redoublèrent les caresses dont Paule et Roger la comblaient.

Ils se regardèrent émus, infiniment heureux de pouvoir reconstruire le foyer, puisque Dieu, en son infinie bonté, avait fait renaître dans leurs cœurs la douce fleur d'amour.

*
* *

Deux ans se sont écoulés depuis la Communion de Mireille qui vit éclore tant de joie.

Le château de Montscorff se dresse imposant et superbe, avec son pont-levis, ses tours à mâchicoulis, ses sveltes tourelles, sa porte monumentale que surmontent les écussons des deux maisons alliées. Pour la première fois, les oriflammes se déploient aux extrémités des sept tours, et c'est un heureux événement qu'elles signalent.

Un petit enfant sourit dans son berceau placé dans une chambre somptueuse et claire du nouveau château. Dieu a béni l'union de Paule et de Roger.

Et Mlle Irène, les yeux extasiés, contemple le cher bébé en qui revivra la race des Montscorff.

Par une délicatesse qui le peignait tout entier, le comte avait fait ajouter ce nom au sien, lorsque le nouveau-né fut déclaré à la mairie de Cléguer, et c'est encore un Paul de Peilrac-Montscorff qui a ouvert ses grands yeux bleus à la lumière.

Mlle Irène n'est pas la seule à contempler, ravie, le doux enfant qui lui représente Paule au berceau, Mireille quitte à peine la pièce où repose ce frère attendu avec tant d'impatience, et qui ressemble si intimement à la comtesse. Elle le berce, lui parle avec des mots délicieux qui remuent infiniment le cœur de la mère.

C'est un lien de plus entre elle et Mireille, que ce petit être, car elle ne craint pas la jalousie qui souvent survient entre les enfants de deux mères, elle sait trop combien sa fille est loin de ce sentiment si bas.

Le comte est aussi fier que sa belle-sœur de cet héritier de son nom ; il le pensait destiné à disparaître avec lui, et ce petit espoir souriant dans son berceau lui prouve qu'il brillera encore du même éclat.

Il l'élèvera dans les principes de la religion et de l'honneur, cet enfant déjà si cher, et avec ces deux guides il ne s'écartera pas du droit chemin. N'aura-t-il pas du reste dans les deux familles l'exemple d'une longue lignée d'intègres et de valeureux gentilshommes ?

Et Paule ? Comment peindre l'immense félicité de cette âme faite de charité et d'amour ! Elle qui trou-

vait tant de tendresse en son cœur pour le répandre sur l'abandonnée, quel trésor en découle maintenant pour cet être qui tient à elle par toutes les fibres !

Ces transports ne peuvent se décrire, il faut les ressentir pour en goûter la plénitude.

Depuis quelques mois seulement la famille de Peilrac-Montscorff réside au nouveau château, elle y est entrée assez à temps cependant pour que le petit Paul y pût naître.

Mlle Irène occupe toujours les Magnolias avec ses fidèles serviteurs ; elle l'a préféré ainsi pour être plus libre, et, Paule n'a pas insisté. Les deux châteaux sont si près l'un de l'autre ! Il a suffi à l'aîné des Montscorff que la demeure familiale, ait été relevée, et maintenant qu'un enfant de la race y est né, son bonheur est complet.

Ce jour qui voit flotter aux tourelles tant de drapeaux multicolores est celui du baptême de Paul.

Il a fallu attendre les chers amis de Majorque pour cette cérémonie ; ils avaient été à la peine, ils devaient être à la joie, à l'honneur. Et c'est M. Falouzza qui accompagnera Mlle Irène : pouvait-on choisir à l'enfant une marraine et un parrain plus dignes de ce beau titre ?

Ah ! que Carmen et Inès, les jolies jumelles, ont vite sympathisé avec Mireille ! De véritables sœurs ne s'aimeraient pas davantage.

Thérèse a été aussi conquise par la grâce et le charme de Paule.

— Je crois revoir Marie, mon cher comte ! a-t-elle dit à Roger, tout ému par les ressouvenirs évoqués. Elle a ses traits charmants, et aussi sa nature exquise. Dieu vous avait bien frappé, mais après les larmes il vous a donné le bonheur idéal, celui que l'on rencontre bien rarement sur cette terre d'exil.

Tous les amis des heureux époux sont donc réunis en la seigneuriale demeure pour cette fête religieuse et intime. Les riches et les puissants de ce monde coudoient les plus humbles, que les nobles cœurs qui s'appellent Paule et Roger n'ont pas écartés en ce jour de douce et fière réjouissance.

La famille Kerlan a été accueillie comme elle le méritait.

M. et Mme des Roulleaux avaient été invités des premiers ; le comte n'oubliait pas ce qu'il devait à l'homme sympathique qu'était le sous-préfet de Bayonne.

Le grand âge du Dr Queltin l'avait empêché d'entreprendre ce long voyage, ses vœux seuls sont parvenus, bien sincères, pour le nouveau-né. Mais le Dr Conlau s'était empressé d'accourir avec sa femme.

Par cette splendide journée de juin qui s'alliait bien à la joie de tous, Paul de Peilrac-Montscorff, entouré de ses parents ravis, de leurs amis joyeux, fut porté à la petite église, aussi fleurie qu'une serre, pour y recevoir le titre si beau de chrétien, devant lequel tous les siens s'effaçaient.

Ce fut encore l'abbé Doltan qui versa sur la tête du nouveau-né l'eau qui purifie, et lui mit sur les lèvres le sel amer. Symboles d'une vie de foi, de sagesse et d'amour, occupée avant tout à chercher

la voie de Dieu, malgré toutes les injustices et les persécutions.

Et la cérémonie achevée, le vénérable prêtre monta dans une des voitures du château afin de prendre sa part des réjouissances de cette famille dont il avait connu les douleurs et les joies.

C'est fête dans la commune tout entière, car cette fois encore le don de joyeux avènement a été royalement payé. Pas un petit enfant de Cléguer à Pont-Scorff qui ne sourie en entendant sonner les cloches vibrantes. Les mères émues s'unirent aussi du fond du cœur à ces heureux ! Ils savaient si bien partager leurs richesses, qu'on ne songeait pas à les envier.

Les châtelains de Montscorff pouvaient lire sans y voir un reproche la magnifique poésie du grand poète sur la charité.

Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière...
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous !

FIN

UN DUEL DANS LA MONTAGNE

Les habitants de la petite ville de Fluhi, dans le canton d'Unterwald, en Suisse, ont été un jour témoins d'un match probablement unique, dont ils ont suivi les péripéties à l'aide de lunettes d'approche.

Un aigle essayait d'enlever un jeune chamois, lorsqu'un grand chamois, qui semblait le chef du troupeau composé d'une douzaine d'animaux vint à son secours. L'aigle se tourna contre lui, l'attaquant du bec et des serres, mais le chamois repoussa toutes les attaques avec ses cornes. La femelle de l'aigle vint à la rescousse, tandis que le troupeau de chamois grimpait sur une éminence pour voir le combat. Les deux aigles essayèrent d'attaquer le grand chamois par derrière, puis n'y parvinrent pas, et finalement s'éloignèrent en décrivant de grands cercles. Le chamois vainqueur, la tête haute, regarda les aigles jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, puis rejoignit son troupeau.

Ce combat avait duré une demi-heure et avait été fort sérieux, car des chasseurs, venant ensuite sur le terrain de la lutte, y trouvèrent du sang, des plumes et des paquets de poils.



LE LAC BEAUVERT, DANS LE PARC NATIONAL JASPER.

Table des matières

SEPTEMBRE 1924

TEXTE

Soyons vigilants, THOMAS POULIN, 1 — Comment César Branchu décora son grand-père, ARTHUR DOURLIAC, 3 — "Le fils maudit" (*drame*), YVON D'ARVOR, 6 — L'homme qui voulut tenir maison, TONY FEROE, 13 — Le lit de la mère Moineau, RENÉ BAZIN, 14 — Comment choisir sa femme, FRÉDÉRIC MISTRAL, 16 — Un carré de laitues saccagé, *Le Bulletin Salésien*, 17 — A deux de jeu, (*La Maison*), 18 — La couronne, GEORGES DE LYS, 20 — En automobile, (*Le Bul. Par. de Valleyfield*), 21 — Mesdames, Mesdemoiselles, 22 — Inaudi, 23 — Chronique littéraire : Un bouquet, FERDINAND BÉLANGER, 24 — Éphémérides canadiennes : août 1924, 26 — La machine humaine : ses détraquements : Le cancer, LE VIEUX DOCTEUR, 28 — Radio : Les antennes, L.-M. BOLDDUC, ptre, 30 — Les éphémères, JEANNE LE FRANC, 34 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 34 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 35 — Patrons de broderie, 36 — La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux, HENRI BRUN (*La Croix*), 37 — Pour s'amuser, 39 — Pleurez, ô mes cloches (*poésie*), VIOLETTE DE L'IMMACULÉE, 40 — Pour un oiseau (*poésie*), MARIE JENNA, 40 — Les deux écoliers de Westminster, 40 — Murillo enfant de cœur, 42 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 43.

ILLUSTRATIONS

L'Hôtel Sicamous, 5 — Le "Repulse", 25 — Les armes de S. G. Mgr Langlois, 27 — La famille de M. et Mme A. Bourgault, 35 — Un géant des forêts, 38 — Le Lac Témiscouata, 42 — A Minaki, Ont., 48.

OCTOBRE 1924

TEXTE

S. G. Mgr Langlois, THOMAS POULIN, 49 — La fin du monde, (*Almanach de N.-D. du Sacré-Cœur*), 51 — La force des insectes, 54 — L'ostracisme, JULES DORION, (*L'Action Catholique*), 54 — Un apôtre indigène au Niger, J.-B. LIBS, 55 — Le bon larron, 57 — "Le fils maudit," (*drame*), YVON D'ARVOR, 59 — Un grand musicien, 65 — Chronique littéraire : *Sur les Remparts*, FERDINAND BÉLANGER, 69 — Éphémérides canadiennes, 72 — La machine humaine : Ses organes : les oreilles, LE VIEUX DOCTEUR, 76 — Radio : Les circuits, abbé L.-M. BOLDDUC, 78 — Le meilleur de soi, JEANNE LE FRANC, 81 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 81 — Petite poste, 82 — Pour Elle, ALICE L., 82 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 82 — Patrons de broderie, marque "Gorcy", 83 — Un ennemi de la famille : Le club et ses clients, ED. HAMON, S. J., (*Misères humaines*), 84 — Pour s'amuser, 88 — Tante Lisette (*poésie*), MAXIMILLIEN COUPAL, 89 — Les livres, 89 — Un homme champignon, 90 — Abandonné (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 91.

ILLUSTRATIONS

S. G. Mgr Langlois, 49 — Vue de la place Kléber, à Strasbourg, 53 — Vue de Minnicoq, dans la Baie Georgienne, 58 — Saint-Joseph de Beauce (église et presbytère), 68 —

L'Oratoire Saint Joseph, 71 — Le Séminaire des Missions Étrangères à Pont-Viau, 72 — La nouvelle école de Médecine de l'Université Laval, 73 — La nouvelle aile du Collège de Lévis, 74 — L'hon. juge Thibaudeau-Rinfret, 75 — Vue de la ville de Calgary, 96.

NOVEMBRE 1924

TEXTE

La lutte continue, THOMAS POULIN, 97 — Le tigre des insectes : la mante religieuse, Ch. C.-H. DE LABONNEFON, 99 — Deux vocations, LOUIS VEUILLOT, 103 — "Le fils maudit" (*drame*), YVON D'ARVOR, 107 — L'âme de la petite Comtesse, AIMÉ GIRON (*Bul. par. liturgique*), 111 — Les plantes carnivores, EDMOND PERRIER, 112 — Une partie d'échecs, JEAN PROSNIER, 114 — Chronique littéraire : *la formation du régime scolaire canadienne-française*, FERDINAND BÉLANGER, 118 — Éphémérides canadiennes, 120 — La machine humaine. — Ses détraquements : Pourquoi est-on sourd?, LE VIEUX DOCTEUR, 124 — Radio : Les circuits (*2e article*), L.-M. BOLDDUC, ptre, 126 — Nous et nos domestiques, ED. ROD, 128 — A ceux qui veillent, JEANNE LE FRANC, 129 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 129 — Petite poste, 130 — La cuisine : Manière de faire un roux, (*La cuisine à l'école primaire*), 130 — Patrons de broderie, marque "Gorcy", 132 — La royauté sociale de Jésus-Christ, Mgr L.-A. PÂQUET, P.A., 133 — Affaire réglée, THOMAS POULIN, (*l'Action Catholique*), 133 — Pour s'amuser, 135 — Au coin d'un bois (*poésie*), CAMILLE SCHWINGROUBER, 136 — Ceux qui partent (*poésie*), J. MARION, 137 — Les livres, 137 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 138.

ILLUSTRATIONS

Les neuf filles de M. et Mme Onésime Roy, de Saint-Gervais, 106 — Sir William Price, 120 — Feu Mgr J.-Aug. Lemieux, P. D., 120 — M. Joseph Vézina, 120 — M. l'abbé Pierre Hébert, 121 — Feu M. Chs. Gauvreau, 121 — Feu le R. P. Déry, des P. B., 121 — Feu l'hon. Dr P. Pelletier, 122 — M. Rodolphe Plamondon, 122 — Chapelle de la Visitation et châtelle de sainte Marguerite-Marie, 123 — Le couvent de Saint-Georges de Beauce, 125 — Le rocher de Grande-Anse, N.-B., 131.

DÉCEMBRE 1924

TEXTE

Deux événements, THOMAS POULIN, 145 — La pierre du Diable (*conte de Noël*), M. P., 147 — Le pendu, J. NAHAS, (*Les Jeunes*), 151 — L'Apostat, R. P. J. BAETEMANN, 151 — Une pauvre fille d'autrefois : Rose de Launay, CHARLES FOLEY, 153 — Le Moulin-qui-donne (*conte de Noël*), MARIE CHEYSSAC (*Le Noël*), 155 — "Le monde des journaux", ANDRÉ BILLY et JEAN PIOT, 158 — Par téléphone (*conte de Noël*), PAUL GOULOT, 160 — Les influences de la lune, Abbé TH. MOREUX, 161 — Chronique littéraire : Deux almanachs, FERDINAND BÉLANGER, 163 — Éphémérides canadiennes : novembre, 165 — La machine humaine : ses détraquements : Pourquoi est-on sourd?, LE VIEUX DOCTEUR, 168 — Radio : les circuits simples, L.-M. BOLDDUC, ptre., 170 — Le Noël de Micheline, JEANNE LE FRANC, 173 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 173

— Petite Poste, JEANNE LE FRANC, 174 — Aux petits, VIOLETTE DE L'IMMACULÉE, 174 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 174 — Orientation professionnelle, (*Almanach de l'Action populaire*), 176 — Histoire d'un chaudronnier, Card. TOUCHET, 177 — Les trois maçons, 177 — Pour s'amuser, 178 — Enfants, venez voir, ANDRÉ THEURIET, 179 — L'envers du ciel, ALFRED BESSE, 179 — Les livres, 179 — Les deux napperons (*saynète*), HELLÈLE (*L'Etoile Noëliste*), 180 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 184.

ILLUSTRATIONS

L'atelier de Nazareth, *Tableau d'Ant. Ciseri*, 150 — La plage de Percé, 162 — La nouvelle gare des Trois-Rivières, 165 — L'aile nouvelle de l'Hôpital-Laval, à Ste-Foy, 166 — Le cap Cove, 175 — Une belle famille canadienne-française, 183 — L'église et le presbytère de Ste-Anne-de-la-Pérade, 190.

JANVIER 1925

TEXTE

Émigra-t-on encore?, THOMAS POULIN, 193 — Le réveil des bergers. J.-ROMAIN LE MONNIER (*Le Noël*), 195 — Une heure d'entretien avec un apôtre, (*Bulletin Salésien*), 196 — L'imitation des saints, GEORGES DE LYS, 205 — Le vilain horloger, RENÉ DUVERNE, (*L'Etoile Noëliste*), 207 — Seul à travers l'Atlantique, ALAIN GERBAULT, 211 — L'intérêt de vingt dollars, V. R., 212 — Chronique littéraire : *The Evolution of French Canada*, FERDINAND BÉLANGER, 213 — Éphémérides canadiennes : décembre, 216 — Soignons nos dents, 219 — La machine humaine : Ses détraquements : La surdité complète, LE VIEUX DOCTEUR, 220 — Radio : Les circuits doubles, L.-M. BOLDDUC, 222 — Choses de la maison : La lampe est allumée, JEANNE LE FRANC, 224 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 224 — Petite poste, JEANNE LE FRANC, 225 — Les conseils de la vie, MARGUERITE TASCHEREAU, (*La Bonne Parole*), 225 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 226 — Un document allemand : "Ce que veulent les patrons", (*Les Dossiers de l'Action populaire*), 227 — La pensée pontificale sur le problème syndical, 228 — Pour s'amuser, 231 — L'enfant grondé (*poésie*), V. DE LAPRADE, 232 — Fructueuse conversation, (*L'Ami des enfants*), 232 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 234.

ILLUSTRATIONS

Le "Belgenland", 204 — Le manoir seigneurial de Saint-Jean Port-Joli, 210 — L'Hôtel-Dieu des Sœurs Grises de Nicolet et le Séminaire, 215 — M. J.-F. Pouliot, 216 — La salle paroissiale de Saint-Malo, 216 — Le refuge Don Bosco, chemin Ste-Foy, 218 — Le couvent des Sœurs de l'Assomption, 223 — Un platane des Antilles, 230.

FÉVRIER 1925

TEXTE

La Bonne Entente, THOMAS POULIN, 241 — "Si, c'est sérieux!", R. P. L. DERBAIX, S. J., (*Mes petits hommes*), 243 — L'An du pardon, (*Le Bulletin Salésien*), 251 — Chronique littéraire : *Monographies économiques*, FERDINAND BÉLANGER, 256 — Éphémérides canadiennes : janvier, 258 — La machine humaine : L'œil, LE VIEUX DOCTEUR, 261 — Radio : Le circuit "Roberts", L.-M. BOLDDUC,

ptre, 263 — Tristesse et sourire : Nos enfants, JEANNE LE FRANC, 270 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 270 — Petite poste, JEANNE LE FRANC, 271 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 271 — Les Unions catholiques, (*Les Dossiers de l'Action populaire*), 272 — Au coin du feu, 274 — A mon chapelet (*poésie*), PAUL BLANCHEMAIN, 275 — Saint François et les petits oiseaux (*poésie*), CLÉMENT BESSE, 275 — Les livres, 275 — Le pain, (*Bulletin paroissial de Tarreto*), 276 — Le verre cassé, (*L'Ami des Enfants*), 278 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 284.

ILLUSTRATIONS

Le Martyre des Pères de Brébeuf et Lalement, 250 — Église de Saint-Jean de Latran, 253 — Église de Sainte-Marie Majeure, 255 — Intérieur de la Basilique de Sainte-Marie Majeure, 255 — Église de St-Paul-hors-les-murs, 257 — Feu Arthur Lavigne, 259 — M. l'abbé Charles Ducharme, 259 — Feu C.-E. Dionne, 259 — Le Séminaire de Sainte-Thérèse, 260 — Une vieille maison canadienne, 262 — Étalage de "Radios", 269 — Intérieur de l'église de Sainte-Anne de la Pérade, 273 — La Basilique de Saint-Pierre de Rome et le Vatican, 283.

MARS 1925

TEXTE

Rendre justice, THOMAS POULIN, 289 — Les trois cailoux, ANDERSEN, 290 — Nos traditions familiales et religieuses : Le béatitude, ELPHÈGE BROUILLET, S. J. (*La Vie Nouvelle*), 293 — L'os de gigot de ma tante Eudoxie, G. C., 296 — Une visite à l'établissement Dufesc., JOS. VINCENT, 299 — Ca te portera bonheur, (*Messenger de N.-D. de Brebières*), 303 — Chronique littéraire : *The Evolution of French Canada*, FERDINAND BÉLANGER, 304 — Éphémérides canadiennes : février, 207 — La machine humaine : ses détraquements : l'orgelet, LE VIEUX DOCTEUR, 311 — Le lion et le bélier, 312 — Radio : Les circuits aperiodiques, L.-M. BOLDDUC, 313 — Autre temps ... mêmes mœurs, JEANNE LE FRANC, 315 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 315 — Petite poste, JEANNE LE FRANC, 316 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 317 — Patrons de broderie, marque "Gorcy", 318 — La réhabilitation du travail, (*Les Dossiers de l'Action populaire*), 319 — Pour s'amuser, 321 — Songe et causerie (*poésie*), VIOLETTE DE L'IMMACULÉE, 322 — Par les vieux chemins (*poésie*), FRANCOIS FABIE, 323 — Les livres, 323 — Mots croisés, 325 — L'adoption (*saynète*), (*L'Ami des Enfants*), 326 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 330.

ILLUSTRATIONS

Une belle famille canadienne-française, 298 — Au pays des Pharaons, 302 — Le palais de la Légion d'honneur, à Paris, 305 — S. G. Mgr A.-E. Deschamps, 308 — Le nouvel hôtel que la Compagnie du Pacifique Canadien est à faire construite au Lac Louise, 310 — Cinq générations à Québec, 324 — Sur le Nil, près de la Vallée des Rois, 329.

AVRIL 1925

TEXTE

Calculons un peu, THOMAS POULIN, 337 — Les œufs de Pâques du Dauphin, MARCEL D'ENTRAYGUES, 339 — Saint

Jérôme chez Marcella, RENÉ MILLY (*Le Noël*), 342 — La vocation de la fille de Jaurès, Y. D'ISNÉ, (*En passant*), 348 — Le moloch, 350 — Une ville issue d'une messe, (*Bulletin paroissial liturgique*), 351 — Le pont de l'Arc-en-ciel, V. FORBIN (*La France illustrée*), 352 — Chronique littéraire : *La campagne canadienne*, FERDINAND BÉLANGER, 354. — Éphémérides canadiennes : Mars, 357 — La machine humaine : ses détraquements : Les yeux chassieux, LE VIEUX DOCTEUR, 360 — L'aiguille de Boulton, 361 — Radio : La statique, L.-M. BOLDDUC, ptre, 362 — Au fil de la plume : Hier et aujourd'hui, JEANNE LE FRANC, 364 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 365 — Petite poste, JEANNE LE FRANC, 365 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 365 — Les deux aumônes, 366 — Patrons de broderies, marque "Gorcy", 368 — La réhabilitation du travail, JEAN-PIERRE, (*Les Dossiers de l'Action populaire*), 369 — Pour s'amuser, 371 — Mots croisés, 372 — Le ciboire sauvé (*poésie*), 373 — La leçon de lecture (*poésie*), JEAN AICARD, 373 — Les livres, 374 — Petit Jacques, HELLÈLE (*L'Etoile Noëliste*), 375 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 378.

ILLUSTRATIONS

Projet d'un pont sur la rivière Montmorency, 341 — La cathédrale de Quimper (Bretagne), 347 — Les édifices du Parlement de Prétoria (Afrique du Sud), 349 — L'église de Neuville-sur-Vanne (Aube, France), 356 — Sir W. Pugsley, 357 — Feu le chan. Ludger Dumais, 356 — La chute Victoria, 374 — Une des curiosités de l'Exposition missionnaire vaticane, 377 — L'Exposition missionnaire du Vatican (Vue prise de la Coupole de Saint-Pierre), 384.

MAI 1925

TEXTE

Du français, THOMAS POULIN, 385 — Les trois écuyer^s (conte ancien), VALDOR, 387 — Excursion dans le ciel, Abbé Ph. MOREUX, 391 — Le Mousse, ALBERT MALOURE, (*La Jeunesse*), 393 — Le coup de lapin, (*Bulletin de St-Jacques*), 395 — Lettre ouverte d'un petit païen, (*Messenger de Marie, reine des cœurs*), 396 — A quoi peut tenir une vocation, A. M., 397 — Chronique littéraire : *Les Jésuites au Canada*, FERDINAND BÉLANGER, 401 — Éphémérides canadiennes : avril, 404 — La machine humaine : Ses détraquements : l'entropion. — L'ectropion, LE VIEUX DOCTEUR, 406 — Radio : les interférences, Abbé L.-M. BOLDDUC, 408 — Une maison, JEANNE LE FRANC, 410 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 410 — Petite poste, JEANNE LE FRANC, 411 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 411 — Patrons de broderie, marque "Gorcy", 412 — Jour de consécration à Marie (*poésie*), VIOLETTE DE L'IMMACULÉE, 413 — Est-ce un crime?, JULES DORION (*L'Action catholique*), 414 — La maison, (*L'Etoile Noëliste*), 415 — Ta parure !, SAVANAROLE (*Bull. de l'Œuvre des voc. sac. de Pamiers*), 416 — Pour s'amuser, 418 — Toute voix chante Marie (*poésie*), PAUL REYNIER, 419 — Les livres, 420 — Mots croisés, 421 — L'ours (*saynète*), HELLÈLE, 423 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 426.

ILLUSTRATIONS

Vue du barrage Aswan, sur le Nil, 392 — Bain d'eau chaude de l'hôtel "Banff Springs", dans les Montagnes

Rocheuses, 403 — La Basilique du Thabor, en Terre Sainte, 413 — Le rocher et la ville de Gibraltar, vue d'un aéroplane, 417 — Sur les bords du Nil, 420 — Le port de Québec, 422.

JUIN 1925

TEXTE

Notre fête, THOMAS POULIN, 433 — "Casse-tête", R. P. L. DERBAIX, S. J., (*Mes petits hommes*), 434 — Nos bienheureux martyrs, R. P. LANGEVIN, S. J., (*Messenger Canadien*), 441 — Enfance et jeunesse de Bertrand du Guesclin, 445 — Saint Éloi (*conte*), Abbé JUSTIN BESSOU, (*Les Jeunes*), 448 — Chronique littéraire : *La Gaspésie au Soleil*, FERDINAND BÉLANGER, 450 — Éphémérides canadiennes : mai, 453 — La machine humaine : Ses détraquements : Le strabisme, LE VIEUX DOCTEUR, 456 — Radio : Les inductances, Abbé L.-M. BOLDDUC, 459 — Un peu de réflexion, JEANNE LE FRANC, 462 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 463 — Petite poste, JEANNE LE FRANC, 463 — La cuisine, (*La Cuisine à l'école primaire*), 463 — Patron de broderie, marque "Gorcy", 464 — Les enfants orgueilleux, A. RAEL, (*La Maison*), 464 — Pour s'amuser, 467 — Le rouet (*poésie*), LOUIS TOURNIER, 468 — Mots-croisés, 468 — Le petit jardin, MYRIAM CATALANY (*L'Etoile Noëliste*), 469 — Abandonnée (*feuilleton*) ÉVA JOUAN, 474.

ILLUSTRATIONS

Plaque commémorative qui sera dévoilée à Godbout à la mémoire du Dr Comeau, 440 — Le P. de Brébeuf, 441 — Le P. Lalemant, 442 — Le P. Daniel, 442 — Le P. Garnier, 443 — Le P. Jogues, 444 — La célèbre cour des lions, à Grenade, Espagne, 449 — Le monastère de la Grande Chartreuse, 452 — L'hon. juge Cyrias Pelletier, 453 — Maquette d'un monument à l'abbé N.-F. Hébert, curé-fondateur du Lac Saint-Jean, 458 — Les édifices parlementaires à Londres, 461.

JUILLET 1925

TEXTE

Nos fêtes, THOMAS POULIN, 481 — Une fugue de Bach, M. DE CRISENOY (*L'Etoile Noëliste*), 482 — La méthode dans le travail intellectuel, R. P. (*Les dossiers de l'Action populaire*), 485 — Le premier grand tremblement de terre au Canada, P.-G. R. (*Le Bull. des R. H.*), 487 — Le petit tambour, GEORGES D'ESPARBÈS, (*Les Jeunes*), 490 — La beauté à coups de bâton, G. D'AZAMBUJA (*Le Noël*), 493 — Evasion d'un prince dans une botte d'herbe, 494 — Monsieur l'abbé Edouard Quertier, 495 — L'enfant de six à dix ans, JACQUES HERBÉ, (*La Maison*), 497 — Chronique littéraire : La petite histoire, FERDINAND BÉLANGER, 500 — Éphémérides canadiennes : juin, 402 — La machine humaine : ses détraquements : la conjonctivite, LE VIEUX DOCTEUR, 505 — Radio : Les condensateurs, L.-M. BOLDDUC, ptre, 507 — La joie dans la vie : son idéal, JEANNE LE FRANC, 510 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 511 — Petite poste, JEANNE LE FRANC, 511 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 511 — Le choix du fiancé, EDWARD MONTIER, (*Pour les jeunes filles*), 512 — Notre Père qui êtes aux Cieux (*poésie*), VIOLETTE DE L'IMMACULÉE, 514 — Patrons "Gorcy", 515 — Pour s'amuser,

516 — Mots croisés, 517 — La source (*poésie*), P. DELAPORTE, 518 — Les livres, 518 — Un propriétaire acariâtre, HELLÈLE (*L'Etoile Noëliste*), 520 — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 523.

ILLUSTRATIONS

Monument élevé à la mémoire de M. l'abbé Ducharme, 486 — Maquette du monument qui sera élevé à St-Denis, à M. Ed. Quartier, 496 — Feu M. Onésime Pouliot, 502 — Un brin de jasette entre deux bonnes vieilles du pays belge, 504 — Vue de Cochrane, Ont., 509 — L'ossuaire de Douaumont, plan, 514 — Pont en bois, construit sur la rivière Muli, au Thibet, 519 — Plaisirs de vacances, 528.

AOUT

TEXTE

Un grand disparu, THOMAS POULIN, 529. — La Tonta, MYRIAM CATALANY (*Le Noël*), 531. — Un ami du Sacré-Cœur de Jésus (*Les Jeunes*), 536. — Combat d'un éléphant et d'un rat, HAN RIELLO (*Le Chasseur français*), 537. — Le secret de parrain, MARGUERITE DUPORTAL (*La Maison*), 538. — Nos qualités et nos défauts, L.-O. DAVID, (*La Tempérance*), 541. — Sort des infidèles, (*Le Noël*), 542. — La fin d'un fantôme, LÉON LAMBRY, (*L'Etoile*

Noëliste), 544. — Chronique littéraire : Un beau manuel FERDINAND BÉLANGER, 548. — Ephémérides canadiennes : juillet, 550. — La machine humaine : ses détraquements : Corps étrangers de l'œil, LE VIEUX DOCTEUR, 553. — Radio : les lampes, L.-M. BOLDOC, ptre, 555. — Un écueil à éviter : La sentimentalité, JEANNE LEFRANC, 558. — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LEFRANC, 559. — La cuisine (*La cuisine à l'école primaire*), 559. — Chasse et pêche du crocodile, 560. — Patrons de broderie, marque "Gorcy", 561. — Pour s'amuser, 562. — Les livres, 563. — A la terre (*poésie*), ARSÈNE VERMENOUEZE, 564. — L'Amitié, MARIE-ANGÈLE (*Aux Davidés*), 564. — Abandonnée (*feuilleton*), ÉVA JOUAN, 566. — Table des matières, 572.

ILLUSTRATIONS

Portrait de S. É. le Cardinal Bégin, 529. — Vue de Bruges, 535. — Une belle famille canadienne française : M. et Mme Fortunat Pouliot et leurs dix-sept enfants, 540. — M. le Dr Odilon Leclerc, 550. — Le couvent et l'orphelinat des SS. de la Charité de St-Joseph de Beauce, 551. — Monument à Samuel de Champlain, dévoilé le 1er juillet dernier, à Orillia, Ont., 552. — Vue aérienne de Cologne, 565. — Le lac Beauvert, dans le parc national Jasper, 571.

QUÉBEC

EXPOSITION
PROVINCIALE

5-12 septembre, 1925

"L'année du tourisme"

Le plus beau programme,
La plus belle exposition,
Le plus grand événement
annuel de la province.

Palais de l'Industrie,
Palais de l'Agriculture,
Palais des Beaux-Arts,
Palais Central,
Palais des Fêtes.



Le rendez-vous par excellence le plus utile et le plus joyeux

Pour plus amples renseignements, s'adresser à

S. H. le maire de Québec, M. Joseph SAMSON,
Président de l'Exposition

M. Georges MORISSET,
Secrétaire de l'Exposition

"C'est du Reno"



LE THÉ RENO

SE DISTINGUE
PAR SA FORCE
ET
SON ARÔME
RICHE



UNE SEULE
QUALITÉ
LA MEILLEURE

J.B. RENAUD & CIE. INC.

THÉS ! CAFÉS !

Thé Noir du Ceylan
Thé Noir de Chine.
Thé de Colombo.
Thé Vert de Chine.
Thé naturel du Japon.

Café Extra
Café Fancy
Café Royal
Rôtis et moulus.

En caisses, 1/2 caisses et
nattes de 100, 80, 40,
25 et 10 livres. En chaudières de
5, 10, 25, 50, 75 et
barils de 100 livres

Notre département spécial sera toujours prompt
à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous
plaira de demander.

Langlois & Paradis, Ltée
QUEBEC

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir les hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie. ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

La Caisse d'Economie de N.-D. de Québec

Banque d'Epargne

SIEGE SOCIAL :

21, rue St-Jean, Québec

Sept Succursales à Québec.
Deux Succursales à Lévis.

L'épargne conduit à la fortune.

CRISES

arrêtées de façon permanente par le remède Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus

de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure gratuite donnant détails complets.

Ecrivez tout de suite à :
TRENCH'S REMEDIES LIMITED
2407 St. James' Chambers, 79 Adelaide est
(Découpez ceci) Toronto, Canada.



Ne risquez pas la perte de
votre cheval

S'IL TOUSSE
S'IL A LES VERS
S'IL A LE SOUFFLE
OU LA MALADIE de la PEAU

DONNEZ-LUI LE VIGORA

Il n'y a pas de meilleur remède.
Pour toutes les maladies des
Chevaux.
Gare aux imitations.

J.-B. MORIN
PHARMACIEN EN GROS
412, rue St-Joseph, Québec.

DONNE UNE
FORCE
NOUVELLE



EXEMPT
D'ALCOOL
ET DE
DROGUES

C'est un tonique alimentaire sur lequel on peut compter pour refaire les organismes épuisés et pour fortifier les faibles.

Les mères connaissent la valeur de ce remède à l'ancienne façon, composé la première fois pour le R. P. John O'Brien, de l'église Saint Patrice de Lowell. Il préserve les petits des toux et des rhumes, crée de la chair ferme et du bon sang rouge.

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531356 4